The book cover features a dense pattern of light pink cherry blossoms with yellow centers and green leaves. The background is a mix of light blue and tan. At the bottom, there is a large, stylized calligraphic design in dark green and black. The text is centered and reads:

TSUNAO MIYAJIMA

THÉÂTRE JAPONAIS
DE
POUPÉES

TROISIÈME ÉDITION
ENTIÈREMENT REFOUNDUE

1931

THÉÂTRE JAPONAIS

DE

POUPÉES

SOCIÉTÉ DE RAPPROCHEMENT INTELLECTUEL FRANCO-JAPONAIS

INSTITUT FRANCO-JAPONAIS DU KANSAÏ À KYOTO

CONTRIBUTION À L'ÉTUDE

DU

THÉÂTRE JAPONAIS DE POUPÉES

PAR

LE PROFESSEUR TSUNAO MIYAJIMA

CHEF DE LA DÉLÉGATION PATRONALE PERMANENTE DU JAPON
AUPRÈS DE L'ORGANISATION INTERNATIONALE DU TRAVAIL
S. D. N.

TROISIÈME ÉDITION

ENTIÈREMENT REFONDUE

1931

PRÉFACE

Il serait bon qu'en même temps que nous introduisons chez nous la culture des autres pays, nous leur fassions connaître la nôtre ou, disons mieux, que les peuples étudient réciproquement leurs civilisations pour atteindre au plein développement de la coopération intellectuelle internationale. Se mieux connaître, c'est se mieux apprécier. Depuis plus d'un demi-siècle nous avons pris presque unilatéralement les deux côtés, bon et mauvais, de la civilisation occidentale. Il est temps pour le Japon d'apporter à l'Occident des contributions originales. Ex oriente lux, disaient déjà les anciens. Notre pays pourra le faire d'autant mieux qu'il est riche en arts aborigènes particulièrement suggestifs.

Je ne doute pas que le théâtre de poupées ne soit un art merveilleux, bien digne d'être connu des étrangers. Il existe, en langues étrangères, très peu d'études sur ce sujet, et comme il y a, me semble-t-il, bien des étrangers

et surtout des Français qui savent admirer les arts et, qui sont souvent intrigués par ce genre dramatique, ce petit travail peut avoir pour eux quelque intérêt.

La littérature n'est pas le sujet d'étude auquel je me consacre d'une manière spéciale, mais je lui réserve les moments de loisir que me laisse mon travail auprès de la Société des Nations, afin de contribuer, pour ma petite part, au rapprochement réciproque des civilisations européenne et japonaise. Aussi ce petit, trop petit fascicule sera-t-il suivi par d'autres, jusqu'à ce que cet art ait une riche bibliothèque en français.

On dit qu'un œil peut mieux trouver la vérité que deux ouï-dire ; de même, pour bien apprécier l'art du théâtre de poupées, il faut le voir jouer par les mains artistes et mystérieuses des animateurs.

J'espère que l'occasion se présentera pour les admirateurs de cet art d'assister au spectacle émouvant du théâtre de Bunraku-za à Osaka.

Osaka, le 3 avril 1928.

TSUNAO MIYAJIMA

AVANT-PROPOS

POUR LA NOUVELLE ÉDITION

Trois ans ont passé depuis l'apparition de la dernière édition de ce modeste travail, et son épuisement assez rapide m'a convaincu qu'il plaisait aux lecteurs étrangers, en général, et au public français, en particulier. J'ai profité donc de mon court congé au Japon pour publier cette édition entièrement refondue.

Le Japon a fait, et va encore faire peau neuve, en face des nécessités des temps modernes ; mais il n'a jamais changé son esprit national. C'est dans l'art du théâtre de poupées que l'âme japonaise s'exprime amplement et parfaitement ; on vit fort tant que le cœur palpite fort. Pour connaître la vraie culture japonaise, c'est l'art de l'ancien Japon qu'il faut étudier et non pas son équipement extérieur d'aujourd'hui.

*Je souhaite vivement que le présent volume soit
à la fois agréable et utile à nos amis étrangers qui
ont envie de goûter la vie japonaise telle qu'elle est.*

Osaka, le 1^{er} mai 1931.

TSUNAO MIYAJIMA



M. Paul Claudel
en train d'écrire la lettre qui suit

Mon cher Miyajima

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt
les études que vous avez consacrées
à l'art magnifique de la Marion-
nette japonaise, tel qu'il est prati-
qué à Osaka au théâtre de Bom-
raku. Vous savez quelle admira-
tion il m'inspire, et je vous suis
reconnaissant de m'avoir fourni
l'occasion de l'exprimer. L'acteur
vivant, quel que soit son talent, nous
gène toujours en mêlant au drame
fictif qui il incorpore un élément
intime, quelque chose d'actuel et de
quotidien, il reste toujours un déguisé.
La marionnette au contraire n'a
de vie et de mouvement que celui
qu'elle tire de l'action. Elle

L'émotion sous le récit, c'est comme
une ombre qui on respire en lui
racontant tout ce qu'elle a fait
et qui peu à peu de souvenir
devient présence. Ce n'est pas un
acteur qui parle, c'est une parole
qui agit. Le personnage de bois in-
carne la prosopopée. Il nage sur
une frontière indéfinie entre le fait
et le récit. L'assistance en lui voit
tout ce que le vérificateur à son
propre récit, soutenu par le
shamisen, cet instrument qui
donne la vibration des nerfs pinés
et par ce camarade à son côté qui
par ses cris inarticulés et ses gro-
gnements traduit non seulement
l'émotion de la scène, mais le désir
d'exister, l'effort pour revivre de l'être
imaginaire. La marionnette est comme
un fantôme. Elle ne pèse pas les pieds
à terre. On ne la touche pas et elle ne

Sait pas toucher. Parti sa vie tout
son mouvement lui vient du
cœur - et de ce cœur labrié imp-
térieux derrière elle d'anima-
teurs ou us qu'on voit, de cette
fatalité collective dont elle est
l'expression. La réalité a été si ha-
bituellement divisée que l'histoire
se passe entièrement dans l'ima-
gination et le rêve, sans le support
d'aucune matérialité discolli-
geante. Par d'autres moyens le
jorori arrive au même résultat
que le Nô.

Je souhaite que mes compa-
trioles assistent aussi nombreux
que possible au spectacle d'au-
vant du Bonmatin.

Ces jours, j'en suis sûr, mon cher
Miyajima, à mes sentiments les
plus sincères. A dire vrai
C. Chau



Portrait de Chikamatsu Monzaemon
(Artiste inconnu)

Ce portrait précieux est la propriété
du Théâtre Bunraku-za



Portrait de Chikamatsu Monzaemon
(Artiste inconnu)

Le texte au-dessus du portrait est son poème
d'adieu écrit de sa main même



Tombeau de Chikamatsu Monzaemon
au Temple bouddhiste Kōsai-ji, près d'Osaka

LETTRE DE
MONSIEUR PAUL CLAUDEL
AMBASSADEUR DE FRANCE

LETTRE DE MONSIEUR
PAUL CLAUDEL, AMBASSADEUR DE
FRANCE

Tokyo, le 17 nov. 1926.

Mon cher Miyajima,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt les études que vous avez consacrées à l'art magnifique de la marionnette Japonaise, tel qu'il est pratiqué à Osaka au théâtre de Bounraku. Vous savez quelle admiration il m'inspire et je vous suis reconnaissant de m'avoir fourni l'occasion de l'exprimer. L'acteur vivant, quel que soit son talent, nous gêne toujours en mêlant au drame fictif qu'il incorpore un élément intrus, quelque chose d'actuel et de quotidien, il reste toujours un *déguisé*. La marionnette au contraire n'a de vie et de mouvement que celui qu'elle tire de l'action. Elle s'anime sous le récit, c'est comme une ombre qu'on ressuscite en lui racontant

tout ce qu'elle a fait et qui peu à peu de souvenir devient présence. Ce n'est pas un acteur qui parle, c'est une parole qui agit. Le personnage de bois incarne la prosopopée. Il nage sur une frontière indécise entre le fait et le récit. L'assistance en lui voit tout ce que le vociférateur à son pupitre raconte, soutenu par le *shamisen*, cet instrument qui donne la vibration des nerfs pincés, et par ce camarade à son côté qui par ses cris inarticulés et ses grognements traduit non seulement l'émotion de la scène, mais le désir d'exister, l'effort pour revivre de l'être imaginaire. La marionnette est comme un fantôme. Elle ne pose pas les pieds à terre. On ne la touche pas et elle ne sait pas toucher. Toute sa vie, tout son mouvement lui vient du cœur—et de ce conciliabule mystérieux derrière elle d'animateurs masqués ou non, de cette fatalité collective dont elle est l'expression. La réalité a été si habilement divisée que l'histoire se passe entièrement dans l'imagination et le rêve, sans le support d'aucune matérialité désobligeante.

Par d'autres moyens le *Joruri* arrive au même résultat que le *Nô*.

Je souhaite que mes compatriotes assistent aussi nombreux que possible au spectacle émouvant du *Bunraku*.

Croyez, je vous prie, mon cher Miyajima, à mes sentiments les plus sincères et dévoués.

PAUL CLAUDEL

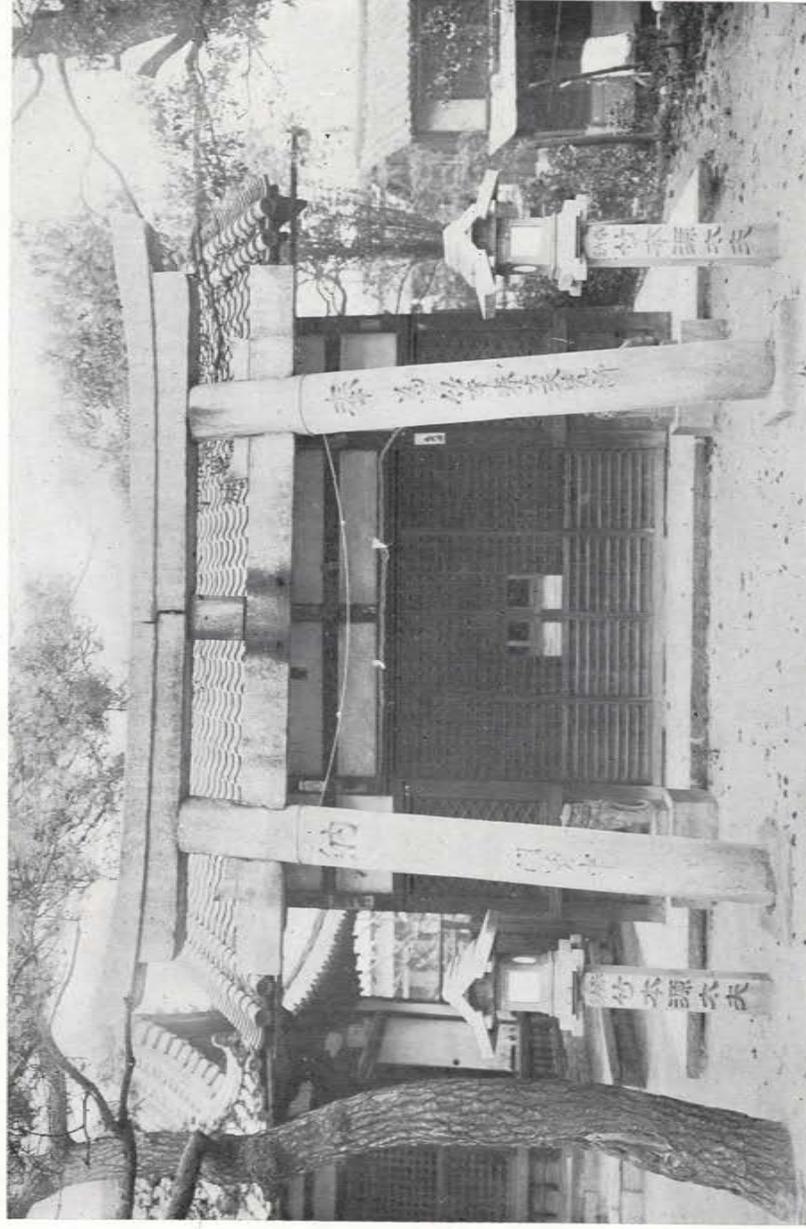
I
HISTOIRE
DU THÉÂTRE DE POUPÉES



Portrait de Takémoto Gidayu
(Artiste inconnu)



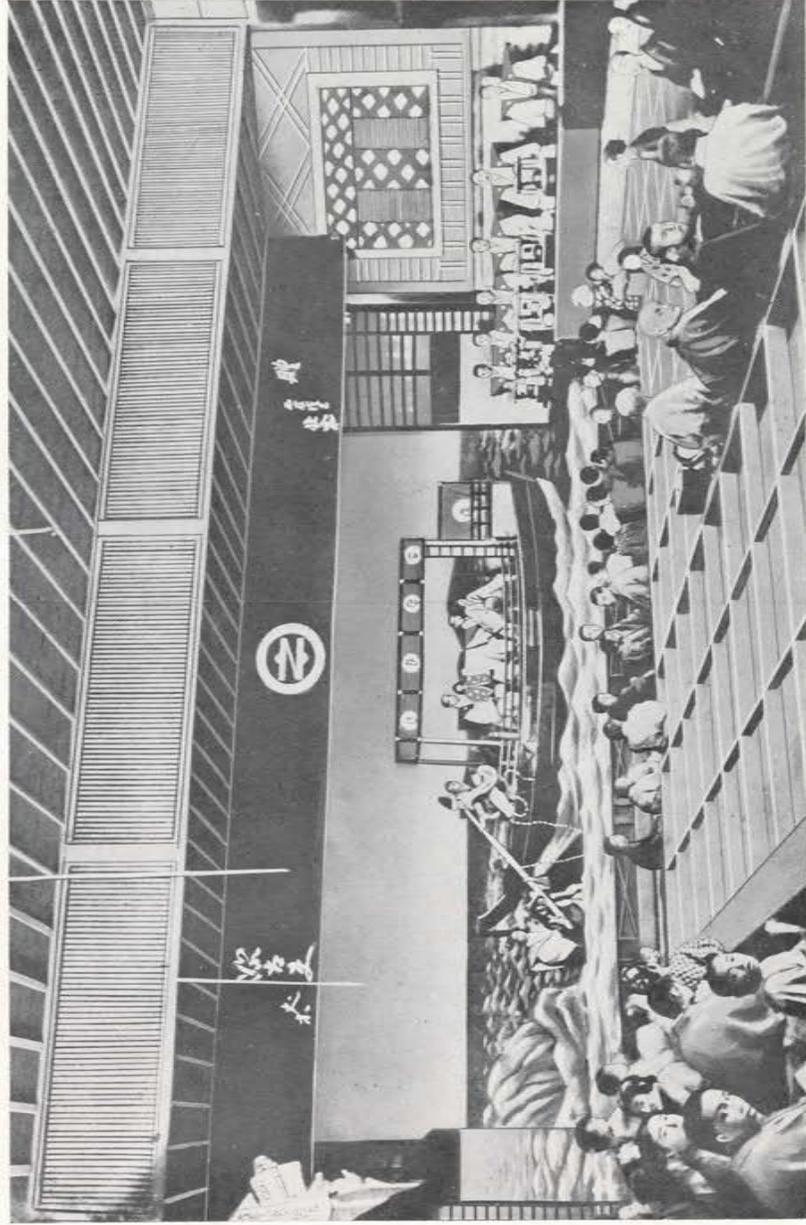
Tombeau de Takémoto Gidayu
au Temple bouddhiste Tennōji à Osaka



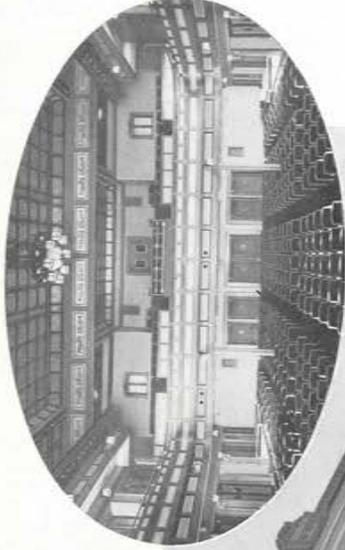
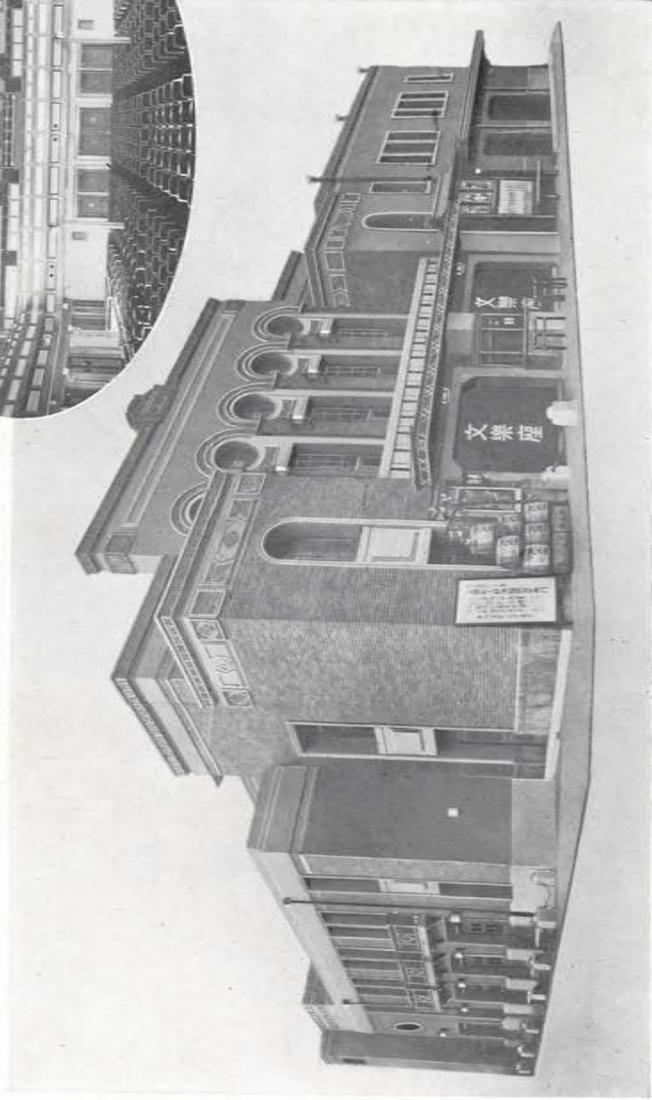
Temple shintoïste Gidayu-Jinsha à Osaka, où les conteurs-chanteurs sont déifiés



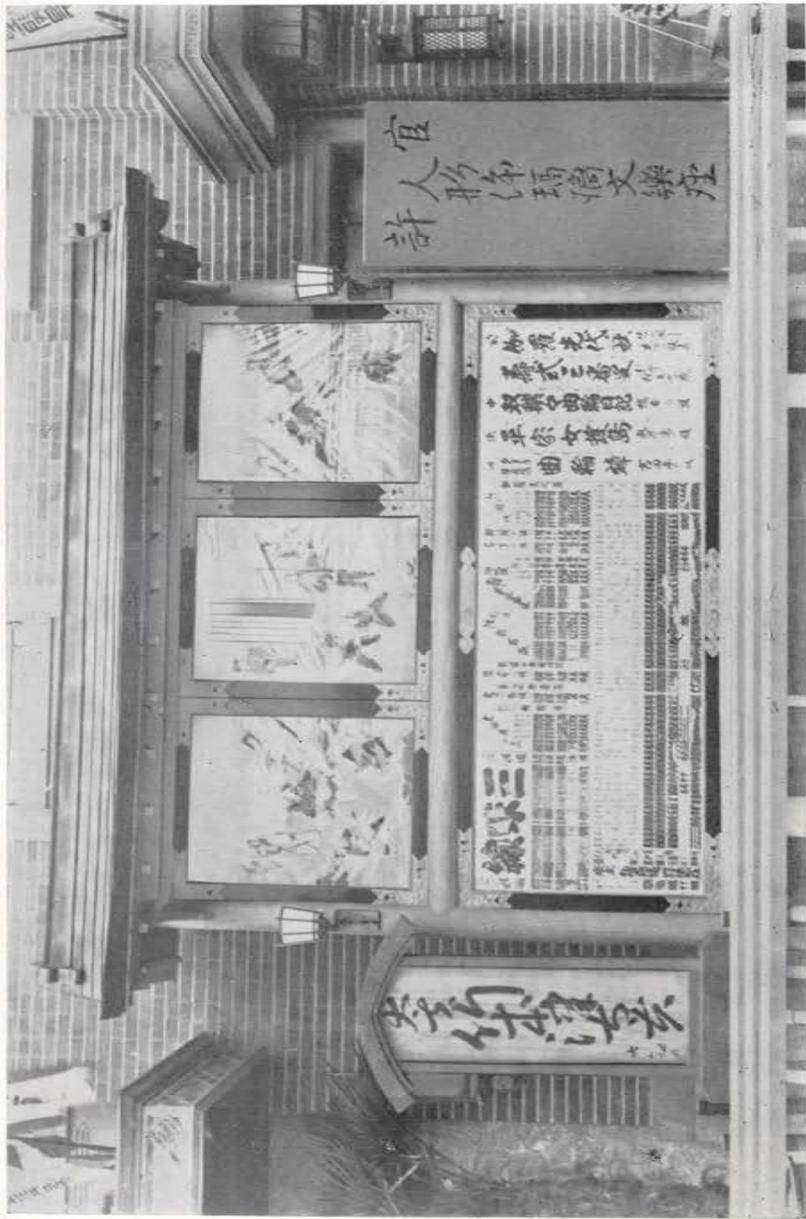
Façade de l'ancien Théâtre Bunraku-za



Une répétition à l'ancien Théâtre Bunraku-za



Le Théâtre Bunraku-za reconstruit et modernisé en 1929 : extérieur et intérieur



Enseigne théâtrale du Bunraku-za

HISTOIRE DU THÉÂTRE DE POUPEES

On peut dire que notre théâtre de poupées est une sorte de guignol ou polichinelle, c'est-à-dire que les poupées sont maniées ou gesticulées avec accompagnement de chants dramatiques appelés « jôruri ».

L'origine des poupées-jôruri remonte à une époque bien lointaine que l'on ne sait pas préciser. La plupart des jôruri joués aujourd'hui ont été écrits il y a 200 ans par le célèbre poète dramatique, Chikamatsu Monzaemon (1653-1724), désigné sous le nom de « Shakespeare du Japon » ; Takémoto Chikugo, alias Gidayû, composait et chantait ces jôruri et ainsi propageait dans toutes les classes de la société le goût de la littérature dramatique et de la musique classique.

Après des fortunes très diverses, nous trouvons à présent le théâtre de poupées dans son plein développe-

ment, et il a considérablement contribué au progrès de la littérature japonaise en général, et, surtout, les représentations théâtrales de nos jours sont très redevables aux poupées-jôri.

Ainsi le théâtre de poupées est l'un des arts littéraires les plus en vogue et les plus élégants du Japon. Comme on ne peut voir ce théâtre qu'à Osaka, nous avons raison d'être fiers que cet art soit vraiment la spécialité et la gloire de la population d'Osaka. C'est ce qui explique le fait qu'Osaka est devenu le grand foyer de la littérature japonaise depuis les temps anciens.

Dans les premiers temps du théâtre de poupées on fit jouer des poupées, comme des marionnettes, à l'aide de fils ou de ressorts, mais maintenant, comme vous le constatez, on les fait mouvoir, tout à fait comme des êtres vivants, sans le secours de fils, ni de ressorts ; ce qui est un art merveilleux.

On se sent comme transporté, quand les poupées représentent les œuvres d'art et particulièrement les

dramas historiques interprétés par les récits expressifs des chanteurs et accompagnés de l'excellente musique jouée, de la façon la plus brillante, avec les shamisen.

En terminant il faut remarquer, comme il a été dit plus haut, qu'on ne peut aujourd'hui admirer les poupées-jôri que dans l'unique théâtre Bunraku-za à Osaka, qui se spécialise dans les représentations de poupées-jôri. Ce théâtre jouit d'une longue histoire : il fut inauguré en 1800, changeait bien des fois son propriétaire et son emplacement ; enfin en 1909 il passa aux mains de la Société théâtrale Shôchiku, qui possède presque tous les théâtres et établissements d'amusements dans les villes les plus importantes du Japon. Le malheur voulut que le Bunraku-za fût réduit en cendres par un incendie en 1926 ; toutefois trois ans après il a été heureusement reconstruit au centre de la ville, près du pont Yotsubashi, et avec tous les aménagements modernes, mais en conservant ses traditions anciennes.

II

TECHNIQUE DE LA MANŒUVRE
DES POUPÉES

TECHNIQUE DE LA MANŒUVRE DES POUPEES

Il serait intéressant pour les visiteurs du théâtre de poupées de se procurer une idée générale de la technique de cet art. Mieux connaître, c'est mieux apprécier.

Il faut trois personnes pour manœuvrer une poupée ordinaire ; les poupées jouant les rôles de figurants ou d'autres rôles peu importants sont mises en action par une seule personne.

L'animateur porte le corps de la poupée avec son bras gauche, fait mouvoir la tête avec sa main gauche, tandis que de sa main droite il fait mouvoir le bras droit de la poupée. Une poupée pesant de 10 à 15 kilogrammes, il lui faut être fort pour la porter et la manier avec son seul bras gauche. D'ailleurs il porte des socques de 60 cm. de hauteur quand il opère avec les poupées-

hommes et de 30 cm. de hauteur quand il manœuvre les poupées-femmes.

Le deuxième opérateur, inférieur à l'animateur, fait mouvoir le bras gauche de la poupée. Il doit être extrêmement attentif au mouvement de la tête et du dos de la poupée, afin de manier ce bras gauche en harmonie avec les autres parties du corps.

Le troisième opérateur, inférieur au précédent, manie les pieds de la poupée ou la bordure de son costume. Il regarde attentivement le mouvement de la tête de la poupée et selon ce mouvement il manie les pieds ou la draperie du costume.

Pendant l'action l'animateur dirige le troisième opérateur en lui faisant signe, tantôt par un coup de coude, tantôt par un coup de pied.

L'animateur est parfois masqué, parfois non masqué ; il est masqué lorsqu'il fait jouer une « séwamono » (pièce mondaine), et il n'est pas masqué et s'habille en kamishimo (habit de cérémonie historique)



Les poupées dans leur foyer



A gauche : l'animateur Yoshida Bungorô et ses poupées ; à droite : l'auteur



Une poupée jouant les rôles d'hommes et Yoshida Eizô,
animateur réputé pour la manœuvre des poupées-hommes



Une poupée destinée aux rôles de jeunes filles tenue par Yoshida Bungorô,
animateur spécialisé surtout dans la manœuvre des poupées-femmes



Une poupée déshabillée et son animateur Yoshida Bungorô



L'animateur Yoshida Bungorô dans sa loge



L'animateur Yoshida Bungorô initie son apprenti dans les secrets de la manœuvre des poupées



Comment on manœuvre une poupée :

L'animateur non masqué à gauche porte le corps de la poupée avec son bras gauche, fait manœuvrer la tête avec sa main gauche, tandis que de sa main droite il fait mouvoir le bras droit de la poupée. L'opérateur en noir à droite manie le bras gauche de la poupée au moyen d'un bâtonnet. L'opérateur voilé de noir au centre manie les pieds de la poupée.

quand il s'agit d'une « jidaïmono » ou « kimbyôbumono » (pièce historique). Les deux autres opérateurs sont toujours masqués d'un voile noir et habillés de la même couleur ; ils sont comme invisibles.

Les opérateurs doivent être complètement au courant, non seulement des récits-jôruri que les conteurs-chanteurs racontent, mais de la délicatesse de la musique du shamissen, qui souligne l'intonation de la parole-jôruri et qui donne l'émotion à la scène.

Parce que les poupées sont maniées par trois personnes, il est très difficile de tourner brusquement, car il faut l'accord absolu des trois opérateurs. Les opérateurs, les conteurs-chanteurs et les joueurs de musique doivent n'avoir qu'un seul cœur, dont viennent toute la vie et tout le mouvement de la poupée. Si l'harmonie manque, la poupée n'est qu'un morceau de bois. Par exemple, si le conteur-chanteur allonge ou raccourcit trop ses articulations, ou bien prend en parlant une gorgée de salive, il gêne beaucoup l'opéra-

tion des poupées. Il arrive bien souvent que le conteur-chanteur est applaudi inopportunément par des visiteurs non qualifiés et par suite du succès allonge sa parole ; ce qui dérange les opérations harmonieuses des poupées. En un mot, l'unification parfaite des sentiments chez tous les collaborateurs, c'est la vie du théâtre de poupées.

On peut classer les poupées en plusieurs sortes au point de vue des rôles qui leur sont destinés. Les voici :—

1. Bunshichi, une poupée jouant toujours les rôles d'hommes pieux.
2. Danshichi, une poupée jouant toujours les rôles d'hommes méchants.
3. Kéiséi, une poupée destinée aux rôles de maîtresses.
4. Musumé, une poupée destinée aux rôles de jeunes femmes.
5. Shinzo, une poupée pour les rôles d'épouses.

6. Fukéoyama, une poupée pour les rôles de vieilles femmes.
7. Wakaotoko, une poupée prenant les rôles de jeunes hommes.

Les poupées représentant les femmes n'ont pas de jambes, excepté quand elles jouent les rôles de voyageuses. C'est la bordure de leurs longs costumes qui tient lieu de jambes, c'est-à-dire que l'opérateur étend ou plie, suivant les cas, la bordure du costume des poupées-femmes pour les faire marcher ou s'asseoir.

Il vaudrait mieux faire remarquer ici que le théâtre de poupées, ayant conquis, depuis longtemps, l'admiration enthousiaste des milieux cultivés, s'est développé sous leur patronage, et a atteint son plein développement beaucoup plus tôt que d'autres arts dramatiques ; il a connu le même succès que le Nô (drame lyrique), mais avec la différence que celui-là a été à la longue popularisé, tandis que celui-ci reste encore peu apprécié du grand public. Cet art des poupées a profondément

influencé le Buyô (danse classique) et le Kabuki (théâtre populaire), qui n'était dans sa première phase qu'un amusement pour la basse classe. Le Buyô et le Kabuki doivent beaucoup au Théâtre de poupées tant pour l'action que pour le costume.

III
CONFÉRENCE
SUR LE
THÉÂTRE JAPONAIS DE POUPÉES
PAR L'AUTEUR

CONFÉRENCE
SUR LE
THÉÂTRE JAPONAIS DE POUPÉES
PAR L'AUTEUR⁽¹⁾

Mesdames et Messieurs,

Je remercie tout d'abord l'Association des Amis de l'Orient de m'avoir donné cette occasion de parler de quelque chose de japonais et ensuite tous ceux qui ont bien voulu venir m'écouter.

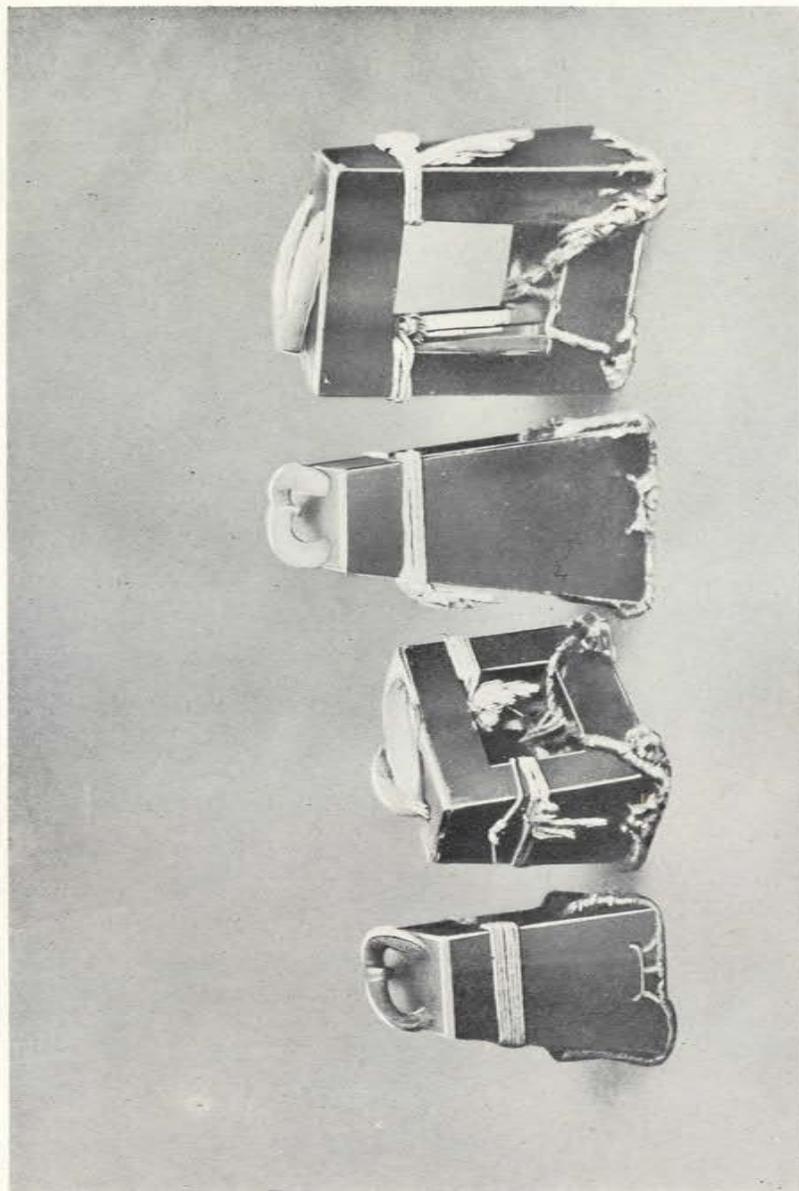
Permettez-moi de vous entretenir quelques instants du Théâtre Japonais de Poupées, qui est, à mon avis, une des manifestations artistiques les plus importantes de mon pays. Il n'entre, cependant, pas dans mes intentions de traiter en détail cette question littéraire qui nécessiterait une étude spéciale.

(1) Faite le 25 février 1930 au Musée Guimet à Paris et également le 18 septembre 1930 à l'occasion du III^e Congrès international de Marionnettes à Liège.

Si, heureusement, je pouvais vous donner une idée générale de l'art du théâtre japonais de poupées, le but de ma modeste causerie serait atteint.

Dès le début de ma conférence je dois vous avouer que la littérature n'est pas le sujet d'étude, auquel je me consacre d'une manière spéciale ; mais je l'aime passionnément et je lui réserve les moments de loisir que me laisse mon travail auprès de la Société des Nations.

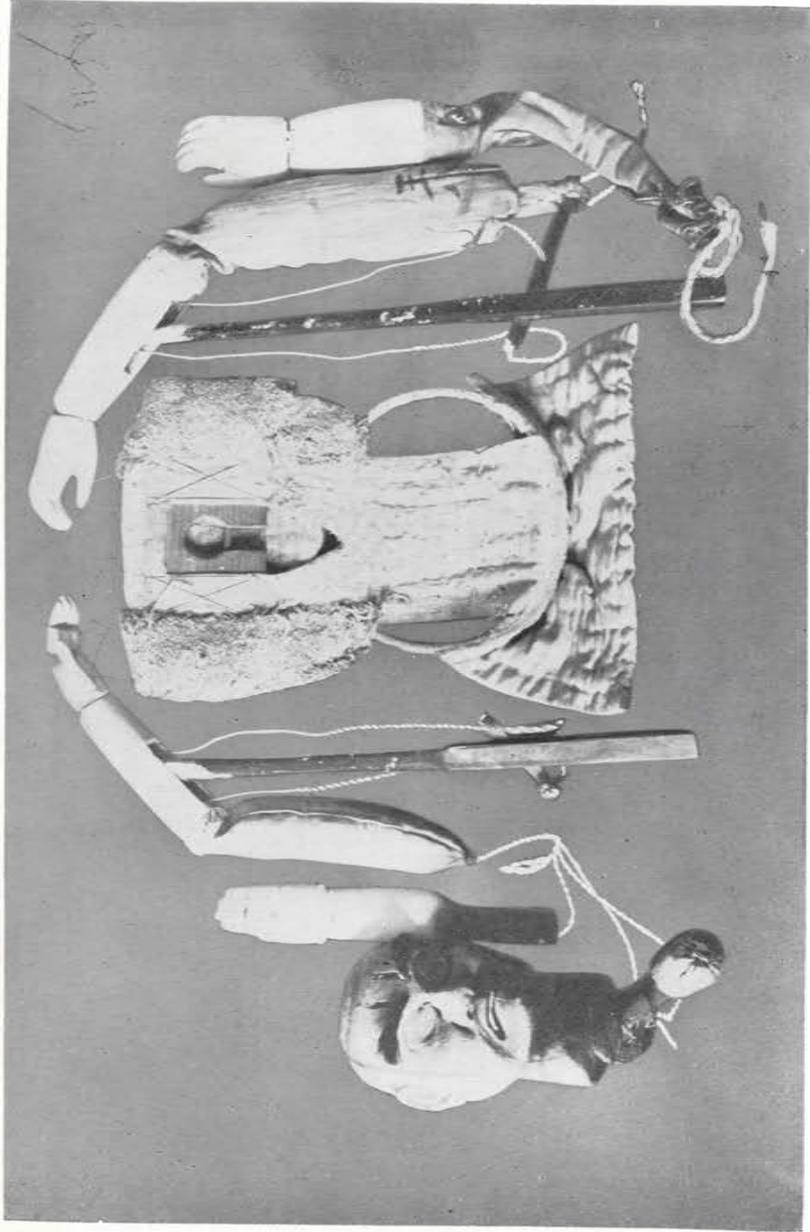
Peut-être est-ce le moment approprié de vous dire comment j'ai pris intérêt au théâtre de poupées. Pendant le séjour au Japon de l'Ambassadeur de France, M. Claudel—nous l'appelons « Ambassadeur-poète »—j'allais bien souvent en sa compagnie au théâtre de poupées qu'il admirait vivement et sur lequel il a tant écrit. Grâce à lui je savais apprécier cet art théâtral, dont la merveille m'était presque inconnue jusqu'alors. En d'autres termes pour la connaissance que j'en ai, quoiqu'elle soit encore loin d'être parfaite, j'en suis redevable à votre illustre compatriote M. Claudel. Et



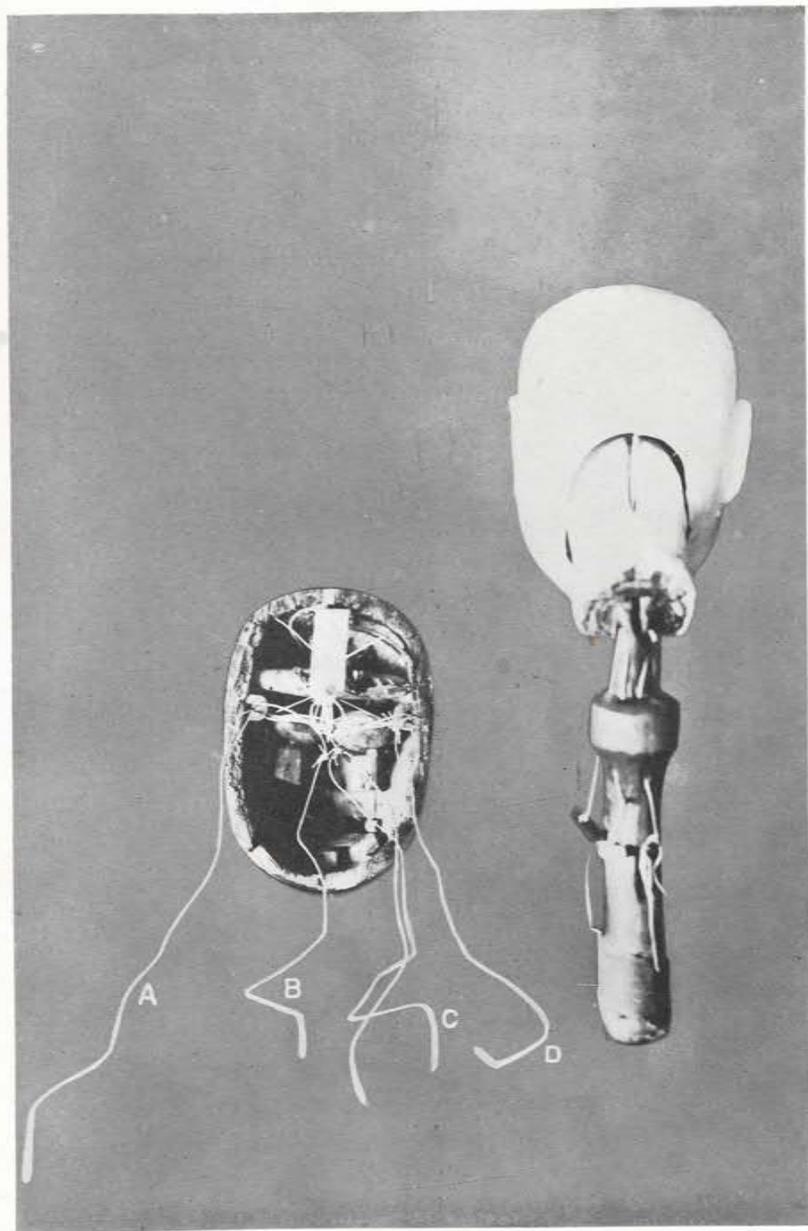
Socques d'animateur



L'animateur en socques manœuvre une poupée



Poupée disséquée



Tête disséquée d'une poupée :

le fil A sert à diriger la pupille à droite; le fil C sert à hausser et baisser les sourcils;
le fil B sert à froncer les sourcils; le fil D sert à diriger la pupille à gauche.

c'est aujourd'hui que je rends au public français une partie de ce que je dois à cet éminent écrivain.

Je serais très heureux si vous vouliez bien avoir la patience de m'entendre quelques minutes avec la pensée que vous auriez été obligés d'aller voir Guignol à la demande de vos chers enfants.

Je serai bien court, et après, vous verrez les projections lumineuses qui vous plairont mieux que ma parole.

* * *

Le théâtre de poupées occupe une position des plus importantes dans l'histoire de la littérature japonaise. C'est en effet de ce théâtre qu'est sorti le drame moderne dit « Kabuki ».

Il va sans dire qu'il y avait autrefois un théâtre populaire (Kabuki), mais ce n'était qu'un amusement pour la très basse classe. Les acteurs d'alors étaient si méprisés qu'ils ne pouvaient sortir sans cacher leurs

visages avec une sorte de casque appelée « Amigasa ». Un père disait à son fils trop paresseux : « Tu ne seras bon qu'à être comédien ». Voilà ce qu'était l'acteur. La condition des comédiens était infâme chez les Romains et honorable chez les Grecs. Cette coutume sociale s'est maintenue bien longtemps chez nous, et c'est seulement de nos jours que la profession des acteurs est considérée comme tout aussi respectable que les autres.

Contrairement à ce qui se passait au théâtre Kabuki, celui des poupées, ayant conquis, depuis longtemps déjà, l'admiration enthousiaste des milieux cultivés, s'est développé sous leur patronage, et a atteint son plein développement beaucoup plus tôt que d'autres arts dramatiques. Il a connu le même succès que le « No », danse lyrique.

C'est l'art du théâtre de poupées qui a profondément influencé et raffiné le théâtre Kabuki qui, comme je l'ai dit plus haut, n'était dans sa première phase qu'un amusement pour la classe des illettrés. Et ainsi le Kabuki lui

doit beaucoup tant pour l'action que pour le costume.

On peut dire que notre théâtre de poupées est une sorte de guignol ou polichinelle, mais avec une grande différence que vous verrez tout à l'heure ; c'est-à-dire que les poupées sont maniées avec accompagnement de chants dramatiques appelés « Jôruri » et de la musique jouée par un instrument musical dit « Shamissen ».

L'origine des poupées-jôruri remonte à une époque bien lointaine que l'on ne sait pas préciser. La plupart des jôruri joués de nos jours ont été écrits il y a 200 ans par le célèbre poète dramatique, Chikamatsu Monzaemon qui a vécu de 1653 à 1724 et qui est désigné sous le nom de « Shakespeare du Japon ». Takémoto Chikugo composait et chantait ces jôruri et il les propagea dans tout l'Empire.

L'Histoire du théâtre de poupées est très longue. Ce n'est pas le lieu de m'en occuper. D'ailleurs cela vous fatiguerait. Je passerai donc immédiatement à la technique des manœuvres des poupées, laquelle est tout

à fait différente de celle des marionnettes européennes et qui vous intéressera davantage.

Les poupées japonaises ne sont pas, comme des marionnettes suspendues fragilement au bout de fils. L'animateur les manœuvre de tout près, cœur à cœur, tout à fait comme des êtres vivants, sans l'aide de fils, ni de ressorts ; ce qui est un art merveilleux.

Les spectateurs se plaindraient que les animateurs se fassent voir sur la scène. Il est vrai que c'est un peu gênant pour les premiers moments du spectacle, mais, au fur et à mesure que la représentation se déroulera, les spectateurs ne seront plus gênés par la présence des animateurs. En un mot, le public est conquis par l'art mystérieux.

Quelquefois on se sent comme transporté quand les poupées représentent les œuvres d'art, et particulièrement les chefs-d'œuvre de Chikamatsu Monzaemon qui était dramaturge des pièces-jôuri.

Quand une poupée est maniée par un animateur de

première classe, elle représente tous les sentiments des êtres beaucoup mieux qu'un acteur humain qui est trop attaché à la mondanité.

L'animateur porte le corps de la poupée ; et c'est par le centre qu'elle vit, et les quatre membres ainsi que la tête, en étoile autour d'elle, ne constituent que ses éléments d'expression. Elle saute quelquefois si fort qu'on dirait qu'elle va échapper à l'animateur comme une étoile filante.

Il n'y a pas qu'un seul animateur pour une poupée ordinaire. Il y en a deux, parfois trois. Les poupées jouant les rôles de figurants ou d'autres rôles peu importants, sont mises en action par une seule personne.

L'animateur en chef porte le corps de la poupée avec son bras gauche, fait mouvoir la tête avec sa main gauche, tandis que de sa main droite il fait mouvoir le bras droit de la poupée.

Une poupée pesant de 10 à 17 kilogrammes, il lui faut être fort pour la porter et la manier avec son seul bras gauche.

D'ailleurs il porte des socques de 60 cm. de hauteur quand il opère les poupées-hommes, et de 30 cm. de hauteur quand il manœuvre les poupées-femmes.

Le deuxième opérateur, inférieur à l'animateur, fait mouvoir le bras gauche de la poupée. Il doit être extrêmement attentif au mouvement de la tête et du dos de la poupée, afin de manier ce bras gauche en harmonie avec les autres parties du corps.

Le troisième opérateur, inférieur au précédent, manie les pieds de la poupée ou la bordure de son costume. Il regarde attentivement le mouvement de la tête de la poupée et selon ce mouvement il manie les pieds ou la draperie du costume.

Pendant l'action l'animateur en chef dirige le troisième opérateur en lui faisant signe, tantôt par un coup de coude, tantôt par un coup de pied.

L'animateur est parfois masqué, parfois non masqué ; il est masqué lorsqu'il fait jouer une pièce mondaine (Séwamono), et il n'est pas masqué et s'habille en Kami-

shimo, habit de cérémonie historique, quand il s'agit d'une pièce historique (Jidaïmono). Les deux autres opérateurs sont toujours masqués d'un voile noir et habillés de la même couleur ; ils sont comme invisibles.

La poupée est l'âme collective de ce lambeau d'ombre, de ce groupe noir de conspirateurs, dont on oublie bientôt l'existence.

A droite de la scène du théâtre de poupées, il y a une espèce de tribune, sur laquelle s'accroupissent les deux collaborateurs, c'est-à-dire, un conteur-chanteur—vociférateur—et un musicien, joueur du shamissen. Le vociférateur a devant lui un pupitre, sur lequel est déposé le libretto. C'est lui qui, soutenu par le shamissen, parle et interprète en chantant. C'est lui qui incarne la prosopopée.

Le second collaborateur—musicien—tient une sorte de guitare de peau blanche à long manche, appelée « Shamissen », d'où il tire de l'excellente musique au moyen d'une plectre d'ivoire. Il ne parle pas, mais

c'est lui qui, par ses cris inarticulés et ses gémissements, non seulement donne l'émotion à la scène, mais traduit la joie, la tristesse, la colère, l'amour, le désir et mille autres sentiments que les acteurs de bois doivent exprimer. C'est sa fonction que d'amorcer le public.

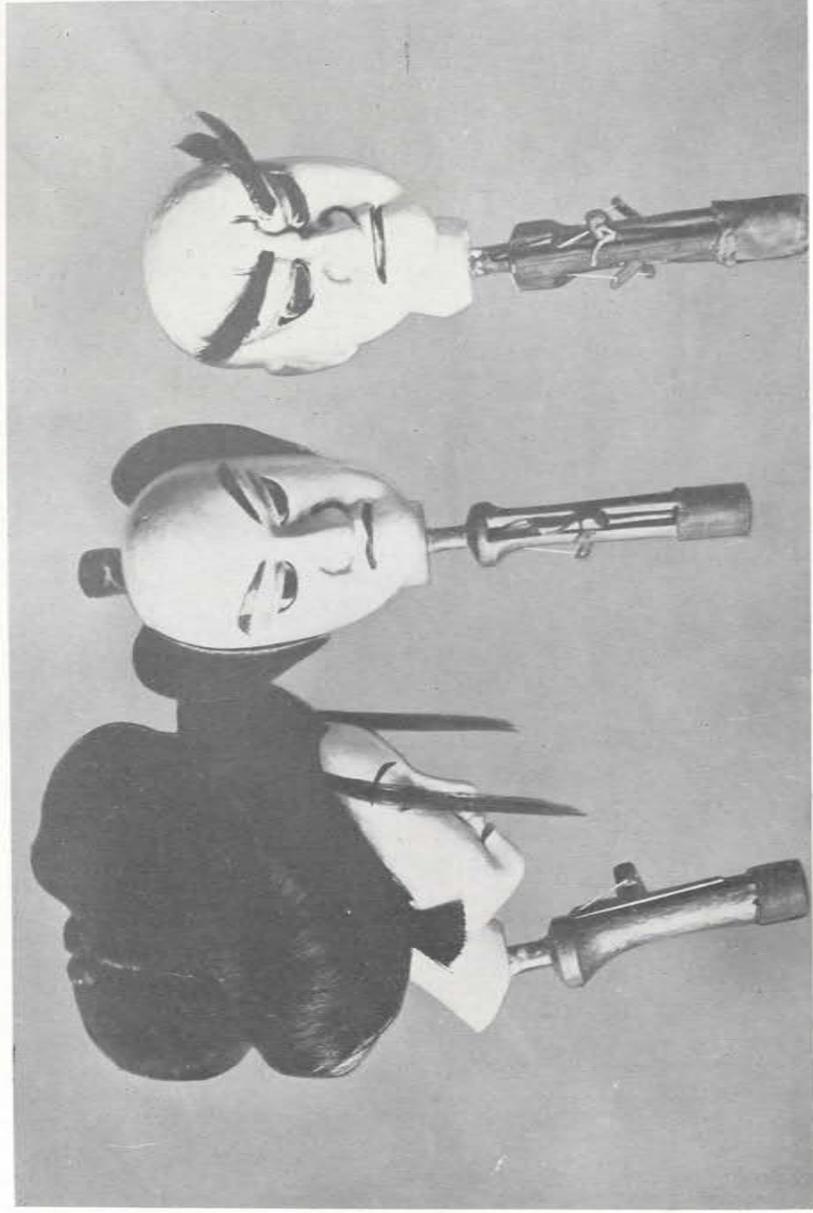
Les animateurs et les opérateurs doivent être complètement au courant, non seulement des récits-jôruri que les conteurs-chanteurs racontent, mais de la délicatesse de la musique des shamissen, qui souligne l'intonation de la parole-jôruri. L'animateur, le vociférateur et le musicien doivent n'avoir qu'un seul cœur, dont viennent toute la vie et tout le mouvement de la poupée.

Si l'harmonie manque, la poupée n'est qu'un morceau de bois. Par exemple, si le vociférateur allonge ou raccourcit trop ses articulations, ou bien prend en parlant une gorgée de salive, il gêne beaucoup l'opération des poupées. Il arrive bien souvent que le vociférateur est applaudi inopportunément par le public non qualifié et par suite du succès il allonge sa parole ; ce qui



Têtes de poupées :

en haut, à gauche : Shûto ; à droite : Musumô ;
en bas, à gauche : Fukôna ; au centre : Kichî ; à droite : Shinzo



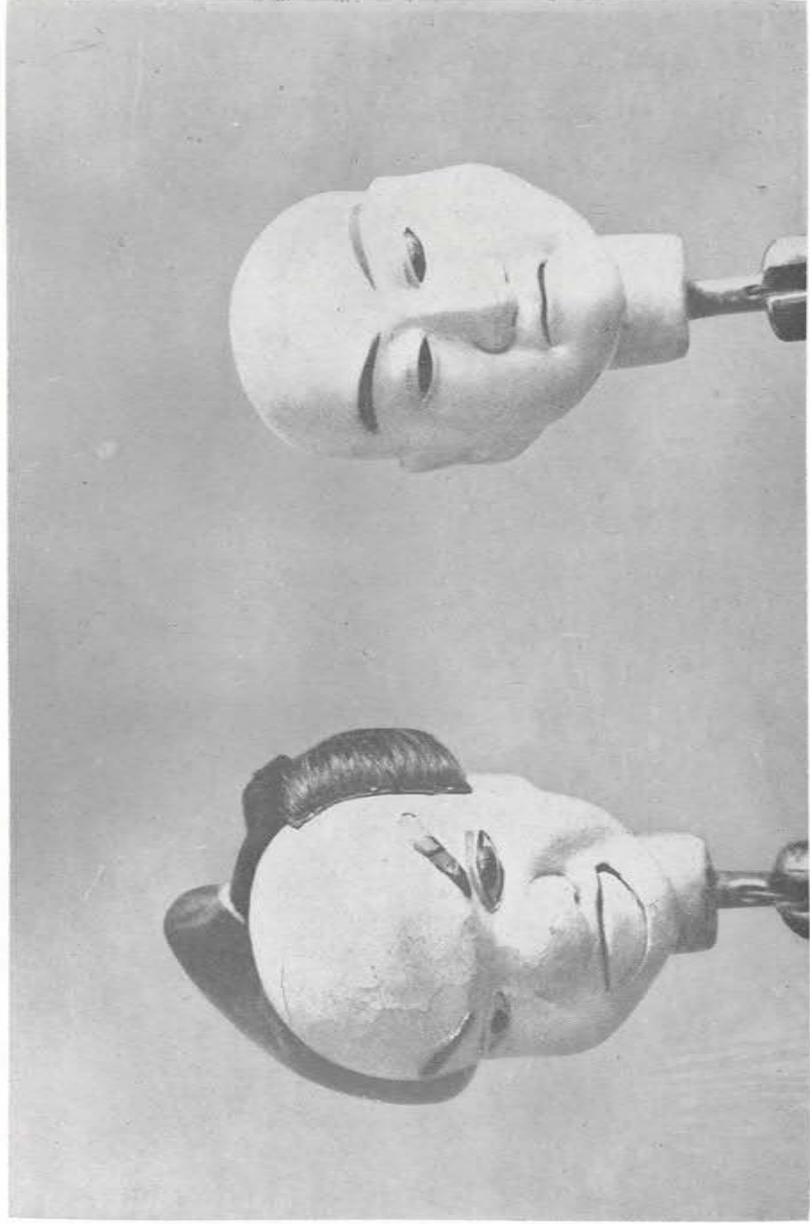
Têtes de poupées :
à gauche : Musumé ; au centre : Kôméi ; à droite : Bunshichi



Tête de poupée :
Wakaotoko — pour le rôle de Jihéi, etc



Tête de poupée :
Musumé — pour le rôle de Kobarou, etc.



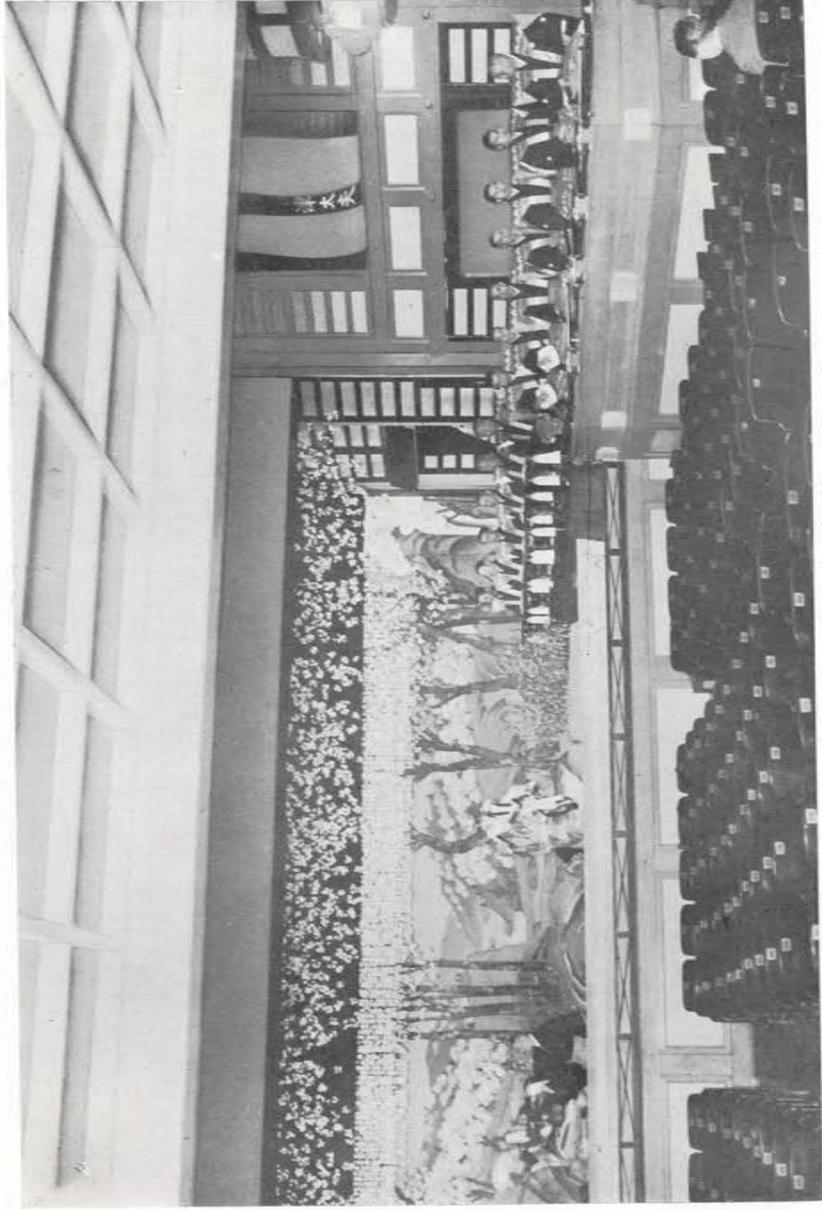
Têtes de poupées :
à gauche : Chari — pour les rôles de farce ; à droite : Seijin — pour les rôles sérieux



Le conteur-chanteur Takémoto Tsudayú et le joueur de Shamissen Tsuruzawa Tomojiró



Pupitre de conteur-chanteur et libretti-jôruri



Vue générale de la scène du Théâtre Bunraku-za



Poupée présentée à l'Exposition internationale
de Marionnettes à Liège en 1930

dérange les opérations harmonieuses des poupées. En un mot, l'unification parfaite des sentiments chez tous les collaborateurs, c'est la vie du théâtre de poupées.

On ne peut voir le théâtre de poupées qu'à Osaka, d'où je viens, et j'ai raison d'être fier que cet art soit vraiment la spécialité et la gloire de la population de cette grande cité. C'est ce qui explique le fait qu'Osaka est devenu le grand foyer de la littérature japonaise depuis les temps anciens. Pour bien apprécier cet art, il faut le voir à la scène.

En terminant, je vous remercie, Mesdames et Messieurs, encore une fois de la bienveillante attention que vous avez bien voulu me prêter, et je souhaite que l'occasion se présente pour vous autres français, qui savez admirer les arts, de visiter mon pays, où vous ne manquerez pas le spectacle émouvant du théâtre de poupées.

Se mieux connaître, c'est se mieux apprécier.

IV

QUELQUES DRAMES-JÔRURI

1

ENSEIGNEMENT DU STYLE DE
SUGAWARA DANS L'ART
CALLIGRAPHIQUE

ENSEIGNEMENT DU STYLE DE
SUGAWARA DANS L'ART
CALLIGRAPHIQUE

ANALYSE

Pendant le règne du Mikado Daïgo (898-930) il y avait deux ministres appelés Sugawara Michizané (845-903) et Fujiwara Tokihira (871-909), le premier étant le ministre de la main droite et le second, le ministre de la main gauche. Tous les deux étaient très puissants, mais le ministre de la droite était d'un rang supérieur à celui du ministre de la gauche.

Ces deux ministres étaient tout à fait différents de caractère. Michizané était aussi sympathique que sincère, tandis que Tokihira était d'une nature toute contraire. Il en résultait que la faveur du Mikado se portait sur Michizané et non pas sur Tokihira. Cette faveur impériale pour le ministre de la droite excita

grandement la jalousie du ministre de la gauche qui s'efforça d'augmenter le pouvoir de sa famille.

Or Michizané était un grand savant et en particulier un merveilleux calligraphe. Maréyo, fils de Tokihira, voulait à tout prix apprendre directement de Michizané l'art de la calligraphie nationale. Mais celui-ci refusa de lui faire connaître son secret d'écriture. Peu après, le grand calligraphe initia dans cet art Takébé Genzô qui était un condisciple de Maréyo et que Michizané aimait davantage ; ce qui augmenta l'animosité de Tokihira contre Michizané. Profitant des fiançailles qui venaient d'être annoncées entre le prince Tokiyo, frère du Mikado et Kariyahimé, fille de Michizané, Tokihira accusa le père de la fiancée d'ourdir un complot pour détrôner l'empereur et appeler son nouveau gendre à la couronne. L'empereur ajouta foi à ces calomnies. L'accusé perdit toutes les bonnes grâces impériales et il lui fut ordonné de s'exiler à Tsukushi, loin de la capitale.



Umé et Sakura arrêtent la voiture de Tokihira



Michizané dit adieu à sa tante au moment de partir pour l'exil



Sakura se suicide



Matsu examine la tête coupée de Kanshūsai

En partant pour le pays de l'ouest Michizané, qui était aussi un grand poète, dit adieu à un prunier de son jardin, qu'il admirait fort et qui était tout en fleurs. Il composa le poème suivant considéré comme un des meilleurs de l'époque :

Mon cher Prunier en fleurs,
Je me sépare de toi,
Et tu resteras tout seul, sans maître,
Mais, quand le printemps reviendra,
N'oublie jamais de remplir,
Comme chaque année,
L'air de ton odeur,
Je la sentirai bonne dans le souffle du vent d'est.

* * *

La veille du départ de Michizané pour sa triste destination, Sukuné Tarô, vassal du calomniateur, fit chanter des coqs, en les mettant dans l'étang situé devant

la résidence de l'exilé, et Michizané, entendant les coqs chanter l'aurore, pensa qu'il était temps de partir ; il partit ainsi avant qu'il fit jour, et, tout en pleurs, dit à sa fille, non pas au revoir, mais un adieu sans aucun espoir de retour.

A la faveur de la nuit, Sukuné Tarô attaqua Michizané en route pour l'assassiner, mais en vain. Chose étonnante, une image en bois s'était trouvée dans le palanquin à la place ou devait être Michizané. Ayant échappé à cette tentative d'assassinat le savant exilé arriva à Tsukushi, sain et sauf ; mais il mourut deux ans après dans la solitude.

Tout l'Empire regretta vivement la mort de Michizané, grand savant et homme d'Etat très capable, qui fut disgracié jusqu'à la fin de sa vie à cause de la perfide calomnie du malveillant Tokihira.

Après la mort de Michizané des catastrophes célestes et terrestres se succèdent dans tout l'Empire ; les partisans de la famille de Tokihira meurent brusque-

ment de maladie, l'un après l'autre ; presque tous les jours, dans la capitale, éclatent des incendies ; le palais Seiryôden est frappé par la foudre. Tous les cœurs sont remplis de frayeur et d'inquiétude, et l'on attribue ces malheurs à l'âme vindicative de Michizané exilé à cause d'une fausse accusation et qui avait fini sa vie solitaire sans que son innocence fût reconnue.

Quelques années après sa mort, l'Empereur Ichijô (987-1011) décernait au feu Michizané le titre le plus élevé des dignités de l'Empire et le défiait au Temple shintoïste de Kitano à Kioto, pour consoler l'âme de la noble victime. Aujourd'hui on voit partout au Japon un temple shintoïste en l'honneur de Michizané sous le nom de Tenjin-sama ou Temman-gou, qui est synonyme de Michizané. Tenjin-sama est le dieu des sciences et par conséquent le patron des hommes de lettres en particulier et des écoliers en général. Le 25 de chaque mois et surtout du mois de juillet a lieu une fête sacrée au Tenjin-sama.

Il y avait un serviteur fidèle et dévoué de Michizané, qui s'appelait Shiradayu et qui avait trois fils jumeaux : Matsu (sapin), Umé (prunier) et Sakura (cerisier). Les deux fils Umé et Sakura servaient Michizané fidèlement, comme leur père, tandis que Matsu, pour une raison profonde, se rangeait du côté de Tokihira, adversaire de Michizané.

Un jour ces trois frères, en compagnie de leurs femmes, se réunissent chez leur père pour célébrer le soixante-dixième anniversaire de sa naissance et ils lui font chacun de beaux cadeaux. Malgré cette heureuse occasion, Umé blâme sévèrement Matsu de sa déloyauté et ces deux frères ennemis se disputent, se querellent et se chamaillent en se justifiant de leur attitude respective. Umé et Matsu sortent l'un après l'autre, Sakura reste seul et se suicide en se repentant de l'irréparable faute qu'il avait commise en étant l'intermédiaire complaisant des amours du prince Tokiyo et de Kariyahimé, fille de Michizané. Comme tous les lecteurs le savent,

cette relation d'amour était malheureusement la cause explicite de l'exil du père de la fiancée.

Antérieurement à cet événement, afin de tirer vengeance de l'ennemi de leur seigneur, Umé et Sakura, pleins de la témérité de la jeunesse, essaient de tuer Tokihira qui vient de passer dans une voiture traînée par des bœufs devant le temple shintoïste Yoshida à Kioto. Que peut leur hardisse imprudente et présomptueuse devant la si grande puissance de Tokihira ? Tous les deux restent pétrifiés sur place sous le coup du regard fixe et terrifiant du ministre. Leur frère Matsu qui fait partie du cortège majestueux et grandiose de Tokihira, triomphe et se moque de ses deux frères téméraires.

Après l'exil de Michizané, Takébé Genzô abrite chez lui, comme sien, Kanshûssaï, héritier de Michizané. A cause de ses affaires d'amour, Genzô avait été chassé de chez Michizané, mais il était toujours reconnaissant à son seigneur de son initiation à l'art de la

calligraphie et c'était au risque même de sa vie qu'il protégeait le fils de son ancien maître. Comme un enfant ordinaire, Kanshûssaï faisait tous les jours de la calligraphie avec d'autres élèves. Mais par la noble apparence et l'attitude distinguée de ce protégé on sut au bout de quelques jours que c'était le fils de Michizané.

En apprenant ceci, Tokihira ne tarda pas à donner à un magistrat l'ordre de lui apporter immédiatement la tête de Kanshûssaï. Ce magistrat invita Genzô chez lui et lui ordonna à son tour de décapiter son protégé.

Chemin faisant vers sa maison, Genzô cherchait parmi ses élèves, quelqu'un qui pût remplacer Kanshûssaï. A peine de retour chez lui, il trouva heureusement un enfant qui venait de devenir son élève et qui, par l'aspect et l'attitude, ressemblait à son protégé. Après s'être concerté avec sa femme, Genzô se décida à sacrifier, non sans pitié, la vie de cet élève nouveau-venu pour sauver le fils de son bien-aimé seigneur, et hélas ! Il coupa la tête de ce pauvre enfant.

Matsu demanda à Tokihira de lui permettre d'examiner la tête coupée de Kanshûssaï, en lui disant : « c'est moi seul qui saurai bien l'identifier. Si je pouvais accomplir cette mission très importante, je vous prierais de me congédier en récompense ». Il fut fait selon son désir et Tokihira le chargea d'identifier la victime.

Matsu examine la tête coupée et, en exécutant ce service cruel, il pleure, alléguant une maladie. Et il a bien raison de pleurer, car c'est vraiment la tête de son unique enfant. Cependant, il prétend reconnaître Kanshûssaï. Grâce à ce sacrifice, le fils de Michizané était sauvé. Telle fut la véritable preuve de la fidélité de Matsu, de tout son cœur, dévoué à Michizané.

2

HISTOIRE DE LA BATAILLE DE
DAN-NO-URA

HISTOIRE DE LA BATAILLE DE DAN-NO-URA

(Scène de l'Interrogatoire par la Musique)

ANALYSE

Il y a à peu près 700 ans que les deux grands clans « Genji » et « Héiké » se battirent pour la possession du pouvoir militaire et politique de l'Empire.

Minamoto Yoritomo (1147-1199), chef du clan de Genji, ayant presque complètement défait le clan ennemi en 1185, le pouvoir, jusque là terriblement contesté, tomba entre les mains de cet homme d'épée.

Il y avait cependant encore un certain nombre d'adhérents du clan de Héiké vaincu, qui, avec leur chef, le vaillant Kagékiyo, guettaient impatiemment l'occasion de tirer vengeance des vainqueurs.

Kagékiyo, qui croyait à Kannon de Kiyomizu (Avalokitesvara, déesse de la clémence pour les hommes)

à Kioto, passait à la dérobée à Gojozaka, tous les jours, matin et soir.

A Gojozaka se trouvaient plusieurs maisons de thé, et, dans l'une d'elles, il y avait une femme appelée Akoya, belle et bonne, qui, outre la connaissance de toutes les choses nécessaires aux femmes, savait habilement jouer de la musique. Kagékiyo avait l'habitude de passer chez elle, tantôt pour prendre une tasse de thé, tantôt pour lui emprunter un parapluie. Au fur et à mesure que ces relations délicates se répétèrent, le client et l'hôtesse finirent par se déclarer leur amour mutuel, et c'est ainsi qu'Akoya devint la maîtresse de Kagékiyo.

D'autre part, la surveillance de Génji, destinée à rechercher les partisans de Héiké, non seulement ne cessa pas, mais au contraire devint plus active que jamais. Les choses étant ainsi, le réfugié Kagékiyo se cacha afin de ne pas être saisi. En ce moment, son amante était enceinte.



L'interrogatoire par la musique : Akoya joue du koto

Yoritomo donna à ses deux vassaux Shigétada et Iwanaga l'ordre d'amener devant eux la maîtresse de Kagékiyo et de lui demander où son amant se tenait caché.

Or, les deux interrogateurs étaient tout à fait différents de caractère. Shigétada était aussi sympathique que sensible, tandis qu'Iwanaga était d'une nature superficielle et cruelle. Celui-ci persista à vouloir torturer l'accusée Akoya par l'eau et le feu pour lui faire confesser où Kagékiyo se trouvait.

Shigétada, tout au contraire, ne voulut pas traiter une femme d'une façon si inhumaine. Faisant appeler Akoya dans son camp derrière le bois de sapins à Rokuhara, près de Kioto, il lui demanda très doucement si elle ne savait pas où son seigneur était caché. L'interrogée ne pouvait répondre que négativement.

Enfin une excellente idée vient à Shigétada, d'après laquelle il ordonna à Akoya de jouer du koto (sorte de harpe), du shamissen (guitare à trois cordes) et du kokyū

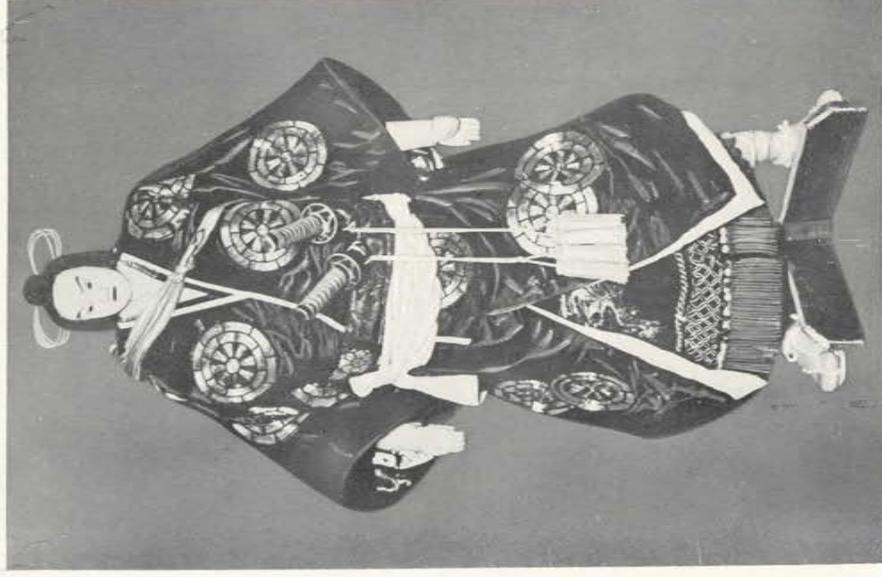
(sorte de violon), le soi-disant trio des instruments musicaux japonais. Il espérait que la vérité ou le mensonge se montrerait naturellement dans le rythme de la musique. Iwanaga se moqua de cette manière si indulgente de faire l'interrogatoire.

En effet il n'y avait rien d'impur, ni rien de vexatoire dans les mélodies de la musique qu'Akoya jouait, ce qui indiquait qu'elle disait vrai et que ses réponses négatives n'étaient plus contestables. Shigétada, ne trouvant aucune culpabilité dans la femme, la mit en liberté.

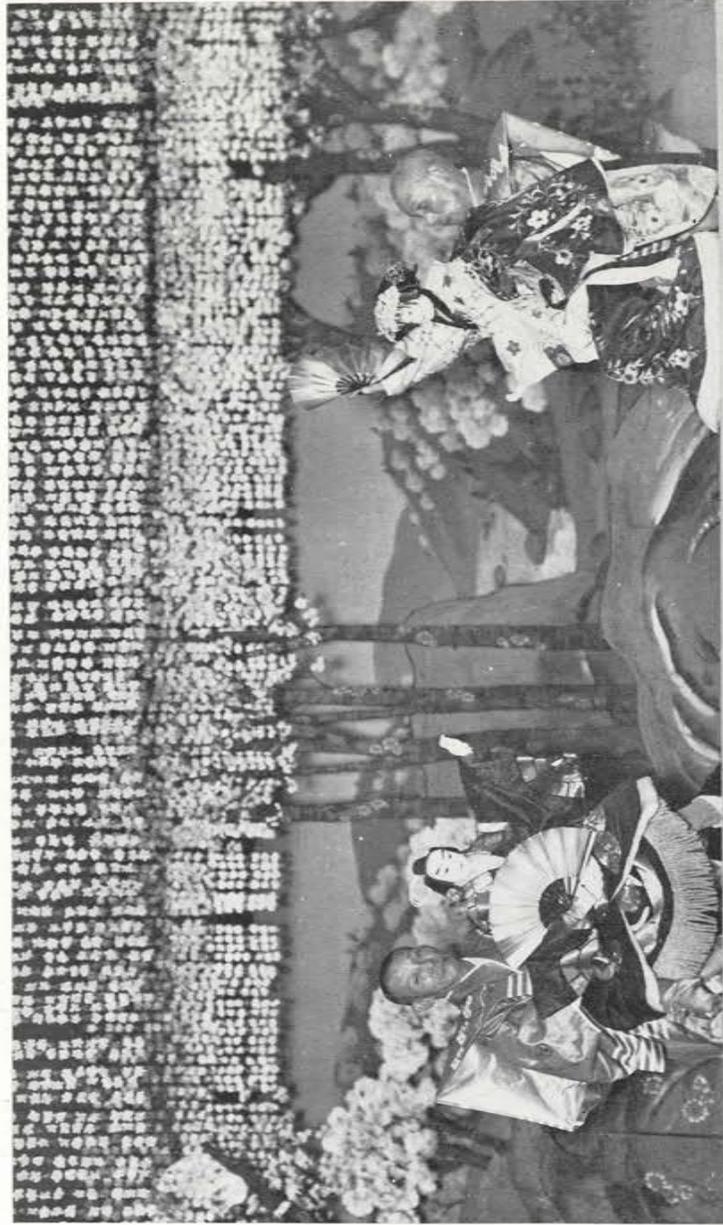
A LA RECHERCHE DE YOSHITSUNÉ
DANS LA MONTAGNE DE
CERISIERS EN FLEURS



Poupée représentant Shizuka



Poupée représentant Tadanobu



Shizuka et Tadanobu miment l'histoire des batailles



Shizuka et Tadanobu vont en dansant à la recherche de Yoshitsuné

A LA RECHERCHE DE YOSHITSUNÉ

DANS LA MONTAGNE DE CERISIERS

EN FLEURS

(Scène du chemin parcouru)

ANALYSE

Il y a à peu près 740 ans que le Japon fut gouverné par un célèbre guerrier Minamoto Yoritomo (1147-1199). Il ne faut pas oublier que son frère cadet Minamoto Yoshitsuné (1159-1189) avait fait des efforts infatigables pour procurer à son aîné le pouvoir militaire et politique.

Yoshitsuné était supérieur à Yoritomo en vaillance, mais inférieur à lui en politique. En un mot, Yoshitsuné fut un vrai type du samuraï du Japon. « L'adresse gagne sur la force » s'appliquait malheureusement à ces deux frères.

En 1185, Yoshitsuné, après avoir complètement battu le clan de Héiké dans les batailles acharnées de

Dan-no-Ura et de Yashima, était en route pour rentrer en triomphe à Kamakura, qui était alors le siège général du gouvernement semi-féodal.

Yoritomo n'était pas reconnaissant pour les grands services de Yoshitsuné, mais au contraire, commençait à soupçonner son frère cadet, pensant que celui-ci avait l'ambition de s'emparer du pouvoir militaire.

Yoshitsuné avait fait tout son possible pour se justifier de cette accusation, mais en vain. Enfin il s'était décidé à s'enfuir pour faire tomber les soupçons injustes de Yoritomo.

Shizuka, belle et jolie maîtresse de Yoshitsuné, ne voulant pas laisser son amant s'en aller tout seul, demanda à celui-ci de l'accompagner jusqu'au bout. Mais Yoshitsuné, se rappelant que d'après la morale du samurāi un guerrier ne devait pas emmener de femme avec lui dans un cas comme le sien, congédia son amante tout en pleurs.

Elle persiste à l'accompagner, mais, des lèvres de

son seigneur, sort l'ordre cruel qui le lui défend ; elle se soumet, mais ne peut cacher sa détresse : « Il n'y a rien de plus triste qu'une séparation » ; elle évoque, brièvement, toute la souffrance de tous les départs, de tous les adieux.

Fort à propos Sato Tadanobu, le fidèle vassal de Yoshitsuné, arrive, et celui-ci prie le nouveau venu de prendre sa place auprès de Shizuka. Chose étonnante, ce Tadanobu n'était pas un être humain, mais un renard déguisé en homme.

En partant Yoshitsuné donne à sa chère maîtresse le tambourin appelé « Hatsuné-no-Tsuzumi » que le Mikado lui avait décerné en témoignage de sa bravoure. Le tambourin était fait avec la peau d'un renard qui avait vécu plus de mille ans auparavant et le fils de ce renard apparaissait sous la forme de Tadanobu pour protéger la peau de son père.

Quelques jours après, Tadanobu et Shizuka se rendent ensemble à la montagne de Yoshino—célèbre

pour ses cerisiers—pour y chercher Yoshitsuné qui s'y était échappé. Chemin faisant Shizuka perd de vue Tadanobu.

Pour rappeler Tadanobu désorienté, Shizuka bat le tambourin de toutes ses forces. En entendant le son du tambourin, Tadanobu retourne vers elle. Le tambourin et l'armure que Yoshitsuné a donnés en souvenir à Shizuka et à Tadanobu leur rappellent les lumières et les ombres du passé.

En dansant, Tadanobu commence à raconter l'histoire de son frère Tsuginobu, mort sur le champ de bataille en se sacrifiant pour son maître Yoshitsuné, et mille autres choses.

De cette manière tous deux continuent leur chemin à la recherche du refuge de Yoshitsuné.

4

LE X^IÈME

ACTE DU DRAME ÉPIQUE

«YÉHON-TAÏKÔKI»

LE XI^{ÈME} ACTE DU DRAME

ÉPIQUE

« YEHON-TAÏKÔKI »

ANALYSE

Ce drame est basé sur un fait historique qui s'est passé, il y a 350 ans, à l'époque de la Guerre Civile au Japon. En juin 1582 le grand guerrier Oda Nobunaga (1534-1582) fut tué par Akéchi Mitsuhidé (1526-1582), un de ses vassaux, à cause d'une rancune qu'il gardait à son maître. Le vassal traître, ayant violé la morale du samuraï, fut battu à son tour en punition de son crime par son collègue Hashiba Hidéyoshi (1536-1598), autre vassal de Nobunaga.

Sur le thème de ce fameux événement historique on a écrit un drame de Mitsuhidé. Il a été composé en collaboration par trois Chikamatsu : Yanagi, Kosuiken et Senyôken, et mis en scène pour la première fois en

1799 au Théâtre de Poupées Toyotaké-za. Le drame se compose d'un prologue et de treize actes ; mais le dixième est le plus touchant et le plus intéressant de toute la pièce.

Remarquons que c'était la coutume dans les drames de changer le véritable nom des personnages de l'histoire. C'est ainsi que dans cette pièce, Akéchi fut transformé en Takéchi et Hidéyoshi en Hisayoshi.

* * *

Mitsuhidé, indigné du mépris de son seigneur Nobunaga, l'a tué pendant la nuit au Temple Honnôji à Kioto. En entendant la trahison de Mitsuhidé, Hisayoshi, vassal fidèle de Nobunaga, vint à la hâte du pays de l'ouest à Kioto dans l'intention de venger son maître.

Mais, en route, près de Kobé, il fut vaincu par Mitsuhidé et s'enfuit sous le déguisement d'un bonze.

A cette époque-là l'esprit des samuraï était en plein épanouissement ; ni sa mère, ni sa femme, ni son fils



Le XI^{ème} acte de la pièce Yéhon-Taikôki : Mitsuhidé, après avoir tué sa mère, est entouré de sa famille accablée de douleur et de honte

n'approuvèrent la conduite insurrectionnelle de Mitsu-
hidé et ils lui conseillèrent de se repentir ; mais en vain.
Sa mère, ne voulant pas demeurer avec lui, alla vivre
tranquillement dans une ferme d'Amagasaki.

Hisayoshi, déguisé en prêtre errant, vient se réfugier
dans cette retraite. Mitsuhidé, soupçonnant fort ce
prêtre d'être Hisayoshi, le suit secrètement et guette une
occasion favorable, en se cachant près de cette maison.

Mitsuyoshi, fils de Mitsuhidé, fait alors son entrée
pour prendre congé de sa grand'mère avant d'aller avec
son père au combat. Sa mère est déjà arrivée avant lui
avec la fiancée de Mitsuyoshi, Hatsugiku. La grand'-
mère désire que son petit-fils, avant de partir, boive une
coupe de saké avec sa fiancée selon le cérémonial du
mariage. Cela ne plaît pas à Mitsuyoshi qui a le pres-
sentiment de mourir dans le combat. Mais Mitsuyoshi,
ne pouvant se laisser fléchir par la fervente requête de
sa bien-aimée, se revêt de son armure et procède à la
cérémonie nuptiale. Hatsugiku, que la triste idée de la

séparation fait cruellement souffrir, veut empêcher son fiancé de partir en bataille ; ce qui représente un moment un tableau d'idylle touchant. Toutefois, le jeune guerrier, stimulé par le courage du samuraï, quitte sa fiancée pour aller se joindre à son père.

Le bonze voyageur, qui était réfugié dans la maison, vient annoncer que le bain est prêt, et tous les membres de la famille se retirent dans leurs chambres à coucher.

Mitsuhidé, sachant que Hisayoshi s'est enfui à la dérobée et se trouve présentement dans la ferme de sa mère, sort doucement du bosquet de bambous où il s'est caché, pour venir le tuer. On voit encore sur son front la cicatrice de la blessure qu'il reçut, lorsqu'il fut offensé et frappé avec un éventail de fer par son ancien maître. Armé d'une lance improvisée de bambou pointu, il jette un coup d'œil à travers la cloison et donne un vigoureux coup de lance. On entend un cri de détresse poussé par une voix féminine ! L'assassin s'est trompé ; ce n'est pas le guerrier ennemi qu'il a atteint, mais sa propre mère.

A cet accident la femme et la fiancée accourent ; elles font voir à Mitsuhidé les terribles conséquences de sa trahison abominable et lui conseillent de nouveau de se repentir aussitôt. A cet instant on entend tout près le bruit des tambours et des gongs qui servent à commander les mouvements des troupes en campagne. Mitsuyoshi revient gravement blessé et respirant à peine. Il raconte la défaite que viennent de subir ses troupes et il expire. Mitsuhidé se lamente d'avoir perdu tout à la fois sa mère et son fils en punition de sa trahison et fond en larmes de regret et de honte. Mais il est trop tard pour qu'il puisse se repentir. Sa mère fut assassinée intentionnellement par son fils afin qu'elle pût le réprimander par sa mort.

5

LE DOUBLE SUICIDE PAR AMOUR

À AMIJIMA

LE DOUBLE SUICIDE PAR AMOUR

À AMIJIMA

I

La ville d'Osaka était le centre commercial de l'ancien Japon, comme elle est le noyau industriel du nouveau Japon. Sonésaki était le quartier de plaisir de la ville.

Arrêtons-nous un petit moment pour décrire brièvement le quartier gai d'autrefois ; ce qui intéressera les lecteurs étrangers, qui aiment à connaître le Japon d'il y a un siècle. N'est-il pas vrai qu'il n'est personne qui ne souhaite que le quartier de plaisir, entre autres, soit conservé dans le Japon extrêmement modernisé ?

Le long des rues du quartier s'alignent très régulièrement les maisons de thé à deux ou trois étages ; une lanterne est suspendue comme enseigne à la porte d'entrée.

A travers le quartier passe un cours d'eau, le « Shijimi », sur lequel sont jetés deux ponts : l'un s'appelle le « Pont des fleurs-de-cerisiers », et l'autre, le « Pont des fleurs-de-pruniers » ; toutes les rues sont plantées de cerisiers, de pruniers et d'autres arbres à fleurs. Pendant le jour le quartier dort comme une souche ; à la tombée de la nuit les lanternes de chaque maison de thé s'allument et les rues s'animent bientôt. La foule des promeneurs s'écoule lentement ; une autre foule se précipite, s'agite et crie ; de jeunes libertins, des badauds, de joyeux noctambules, flânent en chantant des chansons populaires, en récitant des fragments de drame-jôruri, ou en imitant la déclamation des acteurs fameux ; des musiciens ambulants, presque toujours par couple, chantent le chant qu'on appelle « shinnai-bushi » et demandent des sous aux passants ; de jeunes vendeuses de billets de bonne aventure circulent prédisant la chance en amour ; des masseurs aveugles, qui passent en jouant de la flûte,



Jihéi quitte avec son frère la maison de thé Kawachi-ya



Jihéi et Mago au Kawachi-ya :
le premier veut battre Koharou ; l'autre l'arrête

essayent parfois de chasser des chiens imaginaires que des ivrognes imitent en aboyant; des chambres supérieures des maisons de thé s'envole par lambeau la gaie musique du shamissen, si ensorcelante qu'elle incite les gens, qui fréquentent ce quartier, à visiter les courtisanes; de belles courtisanes se font voir dans les rues, toujours suivies de leurs fidèles servantes, pour se rendre à la maison où elles sont invitées, et tous les passants sont irrésistiblement séduits par ces charmantes apparitions; il y a des gens qui revêtent un déguisement pour jouir avec plus de liberté de la joyeuse atmosphère du quartier et qui, reconnus par les honnêtes servantes des maisons de thé, finissent par céder à leurs sollicitations et entrent dans telle ou telle maison; la nuit s'avance et des veilleurs de nuit paraissent dans les rues faisant tinter leurs bâtons de fer.

Tel est le spectacle qu'offrait autrefois le quartier galant de Sonésaki. Aujourd'hui il reste dans le même quartier encore quelques maisons de Géisha, mais quelle

différence d'aspect et de structure! A leur place s'élèvent très haut des buildings à l'américaine. Ce n'est plus le Sonésaki d'autrefois. Est-ce bien ou mal? Qui peut le dire?

Parmi les nombreuses courtisanes du quartier de Sonésaki, il y avait, dans la maison de Kinokouni-ya, une femme, fort jolie, appelée Koharou, dont l'amour suscitait bien des rivaux. Au cours de ses visites répétées à ce quartier, Kamiya Jihéi, un marchand de papier du quartier des affaires de Temma à Osaka, fut captivé par les charmes et la beauté de Koharou, bien qu'il eût lui-même une femme et deux enfants. Négligeant ses affaires, à la grande inquiétude de ses proches, le marchand de papier se mit à fréquenter tous les soirs la maison de Kinokouni-ya et par n'importe quel temps de pluie ou de vent.

Mago, un marchand de farine, qui était le frère aîné de Jihéi, s'inquiétait vivement du sort de la femme et des enfants de son frère et de l'avenir de son établissement qui commençait déjà à périlcliter. Un soir, déguisé en

samuraï il se rendit au quartier de Sonésaki et entra dans la maison de thé de Kawachi-ya où il invita la maîtresse de son frère afin de se rendre compte par lui-même des véritables relations existant entre les deux amoureux.

Koharou arrive ; elle s'assied devant le nouvel hôte, la tête baissée et dans une profonde tristesse.

Pour ne pas se faire reconnaître le faux samuraï commence à parler doucement :

— Croyez, Madame, que l'entrée et la sortie de ma résidence sont strictement surveillées, même de jour ; malgré ces règlements sévères, j'ai trouvé un prétexte pour faire cette visite sans être accompagné par mon serviteur et je puis passer une nuit dehors ; combien je brûlais de vous rencontrer, Koharou, vous, la plus belle courtisane du monde, dont il me tardait depuis si longtemps de faire la connaissance ; heureusement me voilà maintenant auprès de vous ; avec quelle ardeur j'ai souhaité la joie de passer une nuit avec vous !

Koharou reste indifférente, muette et les yeux

toujours baissés.

—Profond est mon désespoir, continue Mago, vous ne m'avez fait la faveur ni d'un sourire gracieux ni d'un mot de salutation, et vous gardez un silence absolu. Comptez-vous de l'argent dans votre corsage et en trouvez-vous moins que vous ne pensiez ?

—Vous avez bien raison, Monsieur, de lui faire des reproches, dit en manière d'excuse la patronne de la maison ; je ne m'étonne pas que vous trouviez étrange l'attitude de Koharou. Voici l'histoire : elle est tout particulièrement intime avec un hôte appelé Jihéi ; tous deux s'aiment ; jour et nuit il vient la voir, tant et si bien qu'aucun autre protecteur ne peut approcher d'elle et finalement tous les autres hôtes se sont dispersés comme des feuilles assaillies par un vent automnal. Il en résulte que le patron de Koharou a été très fâché de cette passion et depuis il fait, selon l'usage du quartier en pareil cas, examiner, à leur entrée, tous les hôtes de Koharou afin que l'on puisse s'assurer que Jihéi n'est pas l'un d'eux.

Voilà pour quelle raison elle est si triste et si abattue.

—Comme patronne de la maison de thé, dit-elle se tournant vers Koharou, je dois vous demander de faire de votre mieux pour fêter votre invité. Allons ! prenez une coupe de saké et égayez ce monsieur, Koharou.

La pauvre fille ne répond rien à la demande empressée de la patronne, mais levant vers le samuraï son visage en larmes, elle lui demande brusquement :

—Est-il vrai, Seigneur, qu'une personne, qui meurt pendant les « Dix Nuits »⁽¹⁾, peut aller en Paradis ?

—Comment pourrais-je y répondre ? Vous feriez mieux de le demander aux prêtres d'un temple.

—Eh bien, j'ai encore une autre question à vous poser. Quel est le plus terrible moyen de se tuer : le couteau ou la corde ?

(1) La période du 6 au 15 octobre (d'après le calendrier lunaire) est connue parmi les bouddhistes, sous le nom de « Jûya » ou les « Dix Nuits », et ils ont une maxime : « Celui qui meurt pendant les Dix Nuits trouve le chemin du Paradis ». Pendant ces jours, les bouddhistes pieux font des visites spéciales à leurs temples de famille, où ils tiennent des réunions de prière.

— Comment le saurais-je ? Je ne me suis jamais ni poignardé ni pendu. Quelle question désagréable ! Quelle jeune fille horrible !

Pendant ce temps le croissant de la lune était descendu sur l'horizon ; les nuages envahissaient le ciel et les passants ayant presque disparu, les rues redevenaient calmes.

Jihéi, propriétaire d'une boutique de papier, pris de passion pour Koharou, avait négligé ses affaires et menait une vie de débauche. Les deux amoureux passionnés, ne pouvant se rencontrer et réduits au désespoir, échangeaient secrètement des lettres dans lesquelles ils se juraient d'accomplir leur amour par un double suicide à la première occasion où ils pourraient avoir un rendez-vous. A cet effet, nuit après nuit, Jihéi avait erré par les rues de Sonésaki. Cette nuit-là il ne manqua pas de faire son apparition nocturne dans le quartier gai. Apprenant que Koharou était en ce moment au Kawachi-ya avec un

samuraï, son hôte, il se hâta vers la façade de cette maison de thé, et épiant à travers le treillage il put apercevoir son amante assise dans une chambre intérieure, et, en face d'elle, un samuraï dont le visage était enveloppé d'une écharpe. Regardant le profil de Koharou, éclairé par la lumière de la lampe, il se dit à lui-même :

— Comme ma pauvre fille a maigri ! Elle n'est plus la Koharou d'autrefois ! Elle ne pense qu'à moi seul. Comme je voudrais lui faire savoir que je suis ici et que je serais heureux de m'enfuir avec elle ! Comme je suis impatient de la prévenir de ma venue clandestine ! Comme il me tarde de l'appeler par son nom ! Brisé par l'émotion, il se retint au treillage et donna un libre cours à ses larmes. A l'intérieur, le samuraï, qui, fatigué, s'ennuyait avec sa compagne désagréable, eut un bâillement prodigieux et murmura entre ses dents :

— Quel maigre divertissement que de tenir compagnie à cette créature malade ! Comme la rue paraît tranquille, je vais aller dans la chambre de devant pour

m'amuser à regarder les lanternes-enseignes ; venez avec moi, jeune fille.

Ce disant il passa dans la chambre donnant sur la rue, emmenant avec lui Koharou. Plein d'étonnement, Jihéi se baissa et se cacha dans l'ombre du mur au dessous du treillage afin d'écouter leur conversation.

— Voyons, Koharou, dit doucement le samurai d'un ton très aimable, d'après vos questions et vos manières je conclus que vous êtes résolue à vous suicider avec ce Jihéi, votre amant, dont la patronne m'a parlé tout à l'heure. Je ne me trompe pas, n'est-ce pas ? Rien ne peut être plus insensé que votre intention ; se tuer n'est guère justifiable ; les proches de votre amant ne pourront approuver son extravagance ; mais c'est sur vous que s'amasseront toutes les haines et tous les reproches ; après votre mort vous serez exposée à des blâmes encore plus forts du public ; c'est là une cruelle disgrâce ; je ne sais si vos parents sont encore vivants ou non, s'ils vivent, et que vous alliez, avant eux, dans l'autre monde,



Jihéi et Koharou

vous manquerez à la piété filiale et vous devrez recevoir un châtement du ciel. Quoique je vous rencontre ce soir pour la première fois, je ne puis, moi samuraï, m'empêcher de tenter quelque chose pour essayer de vous sauver d'une mort humiliante. Je suis sûr qu'il s'agit d'une question d'argent ; s'il en est ainsi je suis à même de mettre à votre disposition la somme dont vous auriez besoin ; par les dieux et sur l'honneur du samuraï je jure de ne pas vous trahir ; confiez-moi tous vos secrets, je vous en prie.

— Comme vous êtes bon et aimable ! Seigneur, répondit Koharou en joignant les mains. Que je vous suis reconnaissante ! Votre offre généreuse me fait pleurer de gratitude. En effet, vous avez su bien mettre le doigt sur la plaie ; Comme vous l'avez deviné, j'ai fait le serment de mourir avec Jihéi. La surveillance de mon patron nous empêche de nous voir, et Jihéi n'a pas les moyens de me racheter, tandis que son rival appelé Tahéi, homme riche, est déjà en train de négocier ma

rançon. Privé de tous les moyens, Jihéi m'a demandé de mourir avec lui, et j'ai été forcée de dire : « Oui je mourrai ». Je lui ai promis de saisir la première occasion pour m'enfuir et pour me joindre à lui aux Enfers. Je sais bien que je dois mourir un jour. Ma mère, soutenue par moi seule, vit misérablement dans un quartier pauvre. A ma mort elle deviendra mendicante et courra le risque de mourir comme un chien abandonné. Quand je pense à son sort, je me sens en proie à une angoisse inexprimable. D'ailleurs je n'ai qu'une vie. Peut-être me jugerez-vous une femme peu sincère, jugez ainsi si vous le voulez, mais à vrai dire je n'ai qu'un désir : échapper à la mort. Je vous supplie donc, Seigneur, de faire tout ce que vous pourrez pour me sauver.

A ces mots le samuraï s'enfonça dans de profondes réflexions. Quant à Jihéi, la confession inattendue de son amante le bouleversa et il se dit transporté de colère :

— Tout ce qu'elle avait dit n'était donc que mensonge ! Pendant ces deux longues années j'ai été

indignement trompé. Zut, chienne ! Bête puante ! Vais-je entrer et la battre comme j'en ai envie ? Il grinça des dents et fondit en larmes.

— Auriez-vous la bonté, reprit Koharou en pleurant, de venir me voir aussi souvent que possible, de sorte que je puisse vous trouver à côté de moi chaque fois que Jihéi viendra dans l'intention de mourir avec moi ? Au fur et à mesure que le temps passera, mes relations avec lui se dénoueront peu à peu et finiront par se rompre. Nous serions ainsi sauvés tous les deux de la mort.

Le samuraï consent à ce que Koharou lui demande et ferme les portes de papier au dessus du treillage pour parler à Koharou en secret.

En regardant ces deux chuchoteurs se silhouetter sur les portes de papier et se faire des signes de tête, Jihéi fut au paroxysme de la fureur. Malgré tous ses efforts il ne fut plus capable de se maîtriser. C'est en effet plus qu'il n'en pouvait supporter. Il tire son sabre et le brandissant vers Koharou l'enfonce de toutes ses forces

au travers du treillage. Assise hors d'atteinte, Koharou l'a échappé belle. D'un coup le samuraï bondit, saisit les mains de l'assassin, les tira à l'intérieur et, en un clin d'œil, les attacha fortement au montant du treillage avec la corde de son sabre, et il dit à Koharou :

—Pas de bruit, ne regardez pas dehors. Laissons-le tranquille pour ne pas causer un rassemblement. Venez avec moi, allons nous coucher. Koharou suivit son hôte, mais le sabre était un objet devenu familier à ses yeux, et c'est son âme qui reçut une blessure de la lame qui avait failli lui percer le flanc. Reprenant de courage elle dit gentiment à la patronne de la maison :

—Il arrive bien souvent dans ce quartier que des garçons ivres se conduisent comme cela. Vous feriez mieux de le laisser s'en aller sans le punir.

Plus Jihéi se débattait, plus la corde se serrait autour de ses poignets. Accablé de chagrin et écumant de colère il versait des larmes de rage.

Juste à propos son rival d'amour Tahéi passe par

là et aperçoit Jihéi attaché au grillage de la Maison Kawachi-ya.

—Ah ! ah !, c'est Jihéi ; il est attaché ; je vois ce que c'est. Il a été surpris en train de voler et quelqu'un l'a attaché ici. Voleur ! brigand ! scélérat !

En criant Tahéi frappe Jihéi du poing et lui lance des coups de pied. Cette scène provoqua un grand rassemblement. Le samuraï accourut et s'écria :

—Est-ce vous qui appelez cet homme voleur ? Dites-moi ce qu'il a volé, dites, dites.

Le samuraï saisit cet indiscret et lui appliqua la figure contre le sol, puis le maintenant dans une solide étreinte et le poussant sous les pieds de Jihéi, il s'écria :

—Allez ! Jihéi, piétinez cette bête, et vengez-vous comme vous voudrez.

Tout attaché qu'il était, Jihéi put fouler aux pieds le corps de l'homme abattu. Couvert de poussière Tahéi se releva et s'en alla ; la foule curieuse le poursuivit.

Le samuraï s'approcha de Jihéi et délia la corde ;
il découvrit son visage.

—Quoi ! pas possible ! s'écria Jihéi tout étonné.
C'est mon frère, Mago ! Je suis écrasé de honte.

Il s'assit par terre et pleura amèrement. Koharou
sortit en courant de l'intérieur et tout surprise elle
demanda au samuraï :

—Est-il vrai que vous soyez le frère aîné de Jihéi ?

Jihéi se leva brusquement, saisit Koharou par son
corsage et s'écria :

—Koharou ! Chienne ! C'est toi, bien plutôt que
Tahéi, que j'aurais eu plaisir à fouler aux pieds.

En ce disant Jihéi voulut lui donner des coups
de pied. L'arrêtant, Mago s'écria d'un ton de reproche :

—Que veux-tu faire là ? Ta folie est sans fin. Ne
vois-tu pas que tromper des gens, c'est le métier d'une
courtisane ? C'est vraiment toi-même qu'il faut piétiner,
bien plutôt que Koharou. Toi Jihéi, âgé bientôt de trente
ans, père de deux enfants ! Sans aucun égard à tout cela,

tu t'adonnes nuit et jour à la dissipation, aveugle qui ne
vois pas ta fortune en train de fondre, sourd qui n'entends
pas mes conseils très souvent répétés et ceux de ta fidèle
femme O-san ! Chez tes proches pas de réunion où
l'on ne parle de tes visites continuelles au quartier de
plaisir. Ta pauvre femme et ta tante, qui t'aime tant,
sont malades toutes les deux de ta débauche perpétuelle.
Pour sauver ta famille de ces misères j'ai pensé qu'il
était mon devoir de venir sonder Koharou sur ses vraies
dispositions envers toi. Voici pourquoi je suis ici ce soir.

Frappant la terre des pieds Jihéi s'excusa auprès
de son frère :

—Pardonne-moi, mon frère, pardonne-moi. Pendant
ces longues années j'ai négligé ma famille et mes affaires
pour cette sale chienne. Combien j'ai été trompé et
dupé par cette coquine ! Combien je regrette d'avoir
dissipé mes biens pour cette voleuse ! En ce moment
même j'avoue que je l'abandonne à tout jamais. Jamais
je ne remettrai les pieds dans ce quartier. Ecoute, Ko-

harou, renard, voleuse, voici la preuve que je t'abandonne pour toujours—il sortit de sa poitrine un sachet à amulettes.—Voici les serments écrits que tu m'a faits faussement. A partir du moment où je te les rends, je ne te dois plus ni amour, ni sympathie—il lui jeta les papiers.—Et toi, mon frère, brûle-les, et maintenant toi, Koharou, à ton tour, remets à mon frère les papiers de serment que tu gardes.

En pleurant Koharou tendit à Mago son sachet à amulettes. Celui-ci le prit et compta les papiers.

—Il reste encore une lettre dans la main de Koharou. De qui est-elle?—il fit le mouvement pour l'ouvrir, tandis que Koharou s'efforça de l'arrêter en disant :—C'est une lettre très importante que je ne puis vous faire voir —Mago la lui prit de force et lut la suscription à la lumière de la lampe. A sa grande surprise l'adresse était ainsi conçue : «A Koharou Sama d'O-san». Il mit cette lettre péremptoirement dans sa poche, et dit à Koharou doucement :

—Je ferai cette fois-ci sur l'honneur d'un marchand et non plus d'un samuraï un serment que je ne montrerai cette lettre à personne; je la lirai moi seul en secret et ensuite je la brûlerai avec d'autres papiers. Soyez assurée donc que je ne violerai pas ce serment.

Elle le remercia en disant :—Mon honneur est sauf.

—Ton honneur ? Sottise et absurdité ! Viens, mon frère, allons-nous en; je ne veux pas la voir une minute de plus. Mais, je ne veux pas la quitter sans la piétiner au moins une fois. Jihéi s'avança et lui donna des coups de pied.

—De mon pied, s'écria Jihéi, je dis un éternel adieu à tout l'amour et à toute l'affection que je t'avais prodigués pendant ces trois longues années.

Les deux frères s'éloignèrent laissant derrière eux Koharou qui poussa un cri de douleur et dont le touchant regard les suivit tristement.

Etait-elle une femme artificieuse et fausse de cœur, ou une femme sincère et de cœur aimant ? Ce qu'était

sa vraie nature est exprimé longuement dans la lettre mystérieuse d'O-san, femme de Jihéi.

II

La maison de Jihéi, qui allait périliter par ses folies, se maintenait encore dans une prospérité relative grâce aux efforts infatigables de sa femme O-san.

Pour l'instant Jihéi était assoupi au kotatsu⁽¹⁾, tandis que sa femme vaquait au ménage.

Un domestique prévient O-san de la visite de sa mère et de Mago, frère de son mari. Elle éveille Jihéi en lui disant :

—Voyons, mon chéri, réveille-toi. Ma mère et ton frère vont arriver. S'ils te trouvent, toi un marchand, endormi en plein jour, il est certain qu'ils se fâcheront encore.

Jihéi se leva et courut au bureau où il fit semblant de bien travailler avec l'abaque et les livres de compte.

(1) Une espèce de chaufferette: foyer pratiqué dans le plancher et recouvert d'une grande et épaisse courte-pointe.

En attendant, Mago et la tante de Jihéi (la mère de sa femme, puisqu'il a épousé une cousine) entrèrent.

—Voilà ma tante et mon frère, dit Jihéi en les saluant. Je viens de commencer un compte très pressé. Excusez-moi de le finir. Et tout en donnant des chiquenaudes à son abaque et en feuilletant ses livres de compte Jihéi dit à sa femme d'apporter aux visiteurs le plateau de tabac et de leur offrir du thé.

—Ce n'est pas la peine, s'écria la tante et belle-mère. Le but de notre visite n'est guère de prendre du thé ou de fumer du tabac. O-san, vous êtes très bonne, mais ce n'est pas assez pour une femme comme vous d'être simplement une excellente nature. La mauvaise conduite du mari est due pour une part au manque de surveillance de l'épouse. L'homme n'est pas seul à blâmer. Vous êtes aussi responsable.

—Ne blâmez pas O-san, dit Mago. Le rusé qui trompe même son frère ne prendrait jamais conseil d'une épouse. Yaï (une interjection de reproche), Jihéi, avec

quelle impudeur vous m'avez trompé. L'autre jour, en ma présence vous avez rendu à la courtisane ses serments écrits. Moins de dix jours après vous vous proposez de la racheter. En ce moment vous devez être en train de faire le compte des dettes de Koharou. En voilà assez ! En disant cela il arracha l'abaque des mains de Jihéi et le lança dans la cour.

—Votre accusation n'est pas juste, protesta Jihéi. Depuis notre dernière rencontre au quartier de Sonésaki, je ne suis jamais sorti de la maison. Je ne songeais pas à cette vieille chienne et encore bien moins à la racheter.

—A qui voulez-vous faire avaler ça ? demanda la tante avec indignation. Le bruit court qu'un daïjin⁽¹⁾ de Temma, ayant des relations particulièrement suivies avec une courtisane appelée Koharou de la maison de thé de Kinokouni-ya à Sonésaki, a évincé tous les autres protecteurs et s'est proposé de la racheter ces jours-ci.

(1) On appelle daïjin un homme riche qui fait des dépenses extravagantes dans le quartier de plaisir.

Mon mari Goza a été mortifié d'entendre ce bruit et a dit : « ce stupide daïjin de Temma ne peut être que cette canaille de Jihéi. Un crétin, décidé à racheter une femme de plaisir, est certainement capable de vendre sa propre épouse à un lupanar. Avant qu'il en arrive à vendre les robes d'O-san, je dois aller en hâte chercher ma fille et la ramener avec tout ce qui lui appartient. Pas une seconde à perdre ». Sur ces mots il allait sortir, mais je l'ai arrêté et calmé en lui disant : « Ne vous-précipitez pas. Il vaudrait mieux nous assurer d'abord de la véracité du bruit et ensuite il nous serait possible de réussir à arranger cette affaire avec calme ». Voilà la raison de ma visite.

— Ah ! dit Jihéi en battant des mains, la Koharou, dont on parle, est certainement la Koharou en question ; mais pour ce qui est du daïjin, qui se propose de la racheter, c'est une autre affaire. Ce doit être ce Tahéi, qui, vous vous le rappellerez, s'est conduit l'autre soir à Sonésaki d'une manière si horrible que j'ai piétiné. Il n'a ni femme, ni famille et d'ailleurs il est en état d'ob-

tenir tout l'argent qu'il lui faut. Je suis sûr que c'est lui qui a tout arrangé pour la racheter. En tout cas, moi, je ne suis pour rien dans cette affaire.

— Il dit la vérité, j'en suis sûre, confirma sa femme, O-san.

Ce fut un réconfort pour la tante et pour le neveu d'entendre ces assurances d'O-san.

— Quel soulagement pour moi de vous avoir entendu dire vrai, Jihéi, dit la tante. Mais, on ne peut prendre trop de précaution quand il s'agit d'une affaire aussi sérieuse. Afin de dissiper tous les doutes que mon mari pourrait encore avoir, je voudrais avoir votre déclaration sous forme de serment écrit. Y consentez-vous, Jihéi ?

— Certainement, répondit Jihéi. Je suis prêt à vous faire mille déclarations semblables.

— Je suis très content de vous entendre parler ainsi, dit son frère, Mago, en tirant de sa poitrine une feuille d'un papier spécial qui sert à transcrire les serments solennels. J'ai acheté ce papier sacré en venant ici.

Veillez y écrire votre déclaration.

Jihéi prit le papier et écrivit sans aucune hésitation un serment spécifiant qu'il avait rompu ses relations avec Koharou et que s'il se parjurait il était prêt à encourir tous les châtiments des dieux. Il signa cette déclaration en la scellant d'un peu de sang qu'il tira de son index et la passa à son frère.

Sa femme O-san et sa mère se contentent de ce serment de Jihéi, ne doutant pas qu'après un tel engagement Jihéi ne se conduise honnêtement désormais et que par conséquent ses affaires ne prospèrent.

— Partons maintenant, Mago, dit la tante. Je voudrais rentrer chez moi le plus tôt possible, pour rassurer mon mari en lui racontant cet heureux arrangement. Au revoir, O-san, comme il fait un froid de loup, prenez bien soin des enfants pour qu'ils n'attrapent pas un rhume.

La tante et Mago s'en allèrent joyeux, goûtant un bonheur complet ; puisse ce bonheur être vrai et non

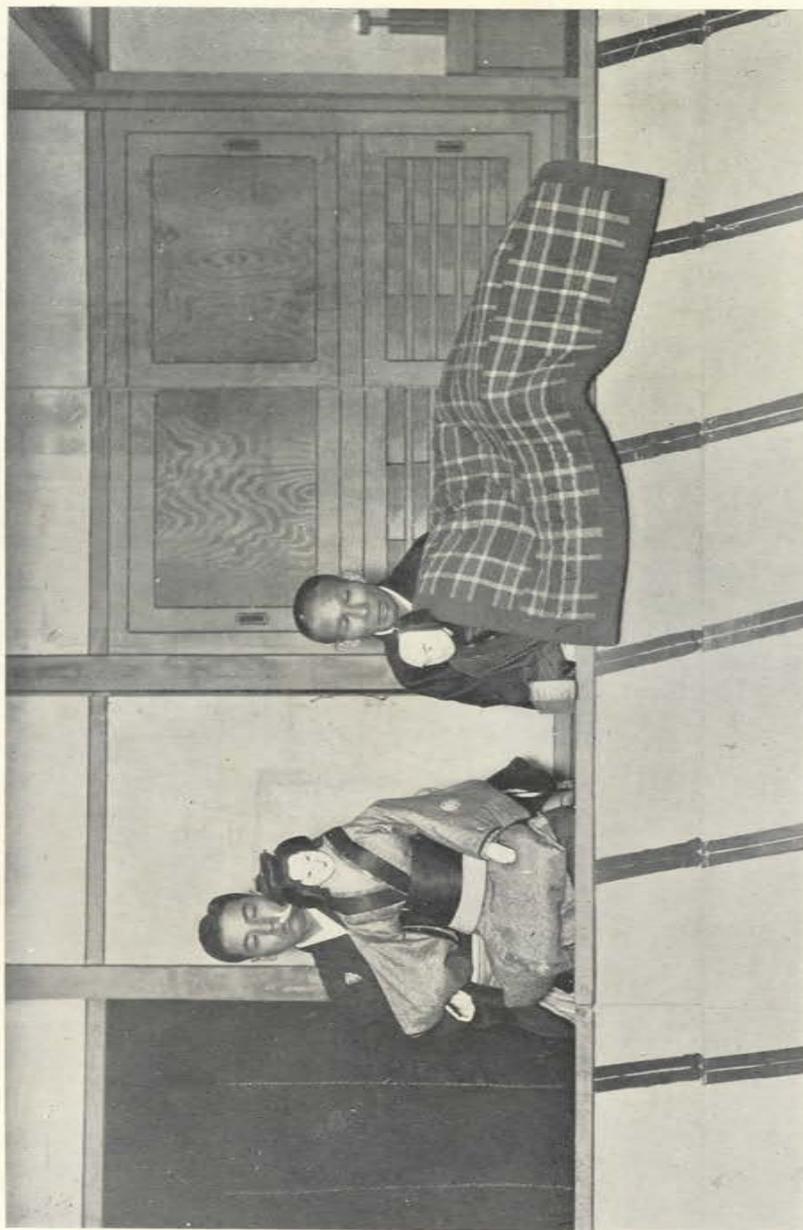
pas celui de l'ignorance !

Sitôt qu'ils ont franchi le seuil de la maison, Jihéi est retourné au kotatsu et s'est plongé sous la courte-pointe. O-san s'approcha du kotatsu et en soulevant la courte-pointe elle trouva son mari en proie à une violente crise de larmes.

— Hélas, dit-t-elle. Ne peux-tu pas encore oublier Koharou ? Si tu as tant de peine de te séparer d'elle, pourquoi as-tu écrit un serment ? Tu m'as négligé pendant bien des années. Grâce à ma mère et à mon beau-frère tu m'as été rendu aujourd'hui, et je m'attendais à pouvoir ce soir causer avec toi longuement dans notre lit ; mais hélas, il n'a fallu qu'un instant pour que mon espoir fût déçu. Comme tu es cruel et sans cœur ! Si tu regrettes tant cette fille, tu peux pleurer autant que tu le voudras.

Ayant ainsi parlé elle se mit à sangloter.

— Ne pleure pas, O-san, ma chérie, dit Jihéi en s'essuyant les yeux. Il est trop naturel que tu ne puisses



O-san réveille son mari Jihéi qui s'assoupissait au kotatsu

lire dans mon cœur. Je ne languis pas du tout à cause de cette femme, ou plutôt de cette bête à forme humaine. Tu te souviens de mon ennemi, de ce Tahéi qui possède tant d'argent. Il y a quelque temps qu'il avait décidé de racheter Koharou. Elle a refusé son offre et m'a fait le serment suivant : « Ne crains rien, mon chéri, si nos relations étaient brisées au point que je ne puisse t'épouser, je ne refuserais pas moins d'être rachetée par Tahéi ; et si mon maître me livrait à lui pour de l'argent, je me tuerais ». Dix jours se sont à peine écoulés depuis, et la voilà prête à être rachetée par Tahéi. Il ne doit y plus avoir d'amour dans mon cœur pour cette femme qui n'est qu'une bête malfaisante ; mais ce qui me chagrine c'est que Tahéi ne manquera pas de répandre l'histoire partout dans Osaka : « Jihéi est réduit à la misère ; comment aurait-il les moyens de racheter Koharou ? » Ces propos seraient humiliants pour moi et ils me discréditeraient parmi mes collègues-marchands. En effet les larmes que je verse sont plus que des larmes de sang ;

ce sont les larmes qui jaillissent de la mortification que je sens et qui brûlent comme un fer rouge.

Il cacha sa figure dans ses mains et éclata à nouveau en sanglots. O-san resta frappée d'étonnement. Une chose toucha son cœur amèrement.

—S'il en est ainsi, Koharou va se tuer!

—Non! ah non! Tu mérites certes tout le respect dû à une épouse et mère de famille, mais tu ne sais rien des femmes qui mènent cette vie-là. Pourquoi une pareille menteuse se tuerait-elle? Tout au contraire, elle se cautériserait plutôt avec du moxa et prendrait même des médicaments pour sa santé.

—Tu ne la connais pas. J'avais l'intention de dissimuler la vérité jusqu'à la fin de mes jours, mais maintenant j'ai peur que, ce que je t'ai caché jusqu'ici ne conduise à une tragédie irréparable, et je ne puis plus ne pas divulguer mon secret. Il n'y a pas de duplicité chez Koharou. C'est par un artifice de mon invention que Koharou et toi, vous avez été induits à vous brouiller.

Quand j'ai vu que tu étais assez fou pour te suicider avec elle, au désespoir je lui ai écrit la suppliant d'avoir pitié de moi, de se séparer de toi, de sacrifier son chaud amour pour toi, et ainsi de te sauver de l'acte téméraire. Touchée de ma sincérité elle m'a répondu très aimablement, que bien que toi, son amant, lui fusses beaucoup plus précieux que sa propre vie, sa sollicitude à mon égard et sa sympathie pour moi la forçaient à se résigner et à renoncer à toi. Il n'est donc pas croyable qu'une telle femme viole son serment et épouse honteusement Tahéi! Elle va certainement se tuer. Quelle chose terrible! Allons! Sauve-la de la mort; c'est ton devoir.

—Alors, répliqua Jihéi, cette lettre d'une inconnue que mon frère a trouvée parmi les serments écrits qui ont été rendus par Koharou, c'était donc la lettre que tu lui avais adressée? S'il en est ainsi, Koharou va se tuer.

—Elle va se tuer. Quelle pitié! Si elle meurt, c'est ma faute. Va de suite et empêche-la; je t'en prie.

—Comment faire? Pour empêcher ce drame, je ne

puis faire autrement que de verser au moins la moitié de sa rançon comme arrhes. Pour la sauver il me faut payer tout de suite cent cinquante ryô. Pourrai-je réunir une telle somme aujourd'hui ? Mais non !

Si pareille somme suffit, ce n'est rien. En disant cela O-san tira un sac d'un petit tiroir de l'armoire et en fit tomber un paquet devant Jihéi.

—Voilà de l'argent ; il y a là au moins quatre-vingts ryô. Comment as-tu amassé cette somme ?

—Je te le dirai un autre jour. Cet argent était destiné au règlement d'un compte qui est dû à la fin du mois. Mais tu peux t'en servir pour cette affaire. Ne t'inquiète pas du compte à régler ; je m'arrangerai d'une façon ou de l'autre.

O-san se dirigea ensuite vers son armoire et en sortit ses vêtements ainsi que ceux de ses enfants : des costumes magnifiques de soie fine ; tout ce qu'elle avait de plus joli ; elle les enveloppa dans un furoshiki(1), et ajouta :

(1) Pièce d'étoffe carrée qui sert à envelopper des choses.

—Tu pourras te procurer au moins quelque soixante-dix ryô sur ces vêtements. Les enfants et moi nous pouvons nous passer de beaux habits ; mais pour toi, l'homme, l'estime publique est tout. Je te prie donc de prendre cet argent, de compléter la somme avec ces vêtements et d'aller sauver Koharou de la mort. Ainsi notre réputation pourra être maintenue en dépit des dires de Tahéi.

—Quand j'aurai empêché sa mort en versant les arrhes, et qu'ainsi je l'aurai rachetée, devrai-je la faire vivre en concubinage hors de la maison ? Si je l'admets chez nous, que feras-tu ?

—Eh bien, répondit O-san qui, attaquée par cette question inattendue, resta quelques instants sans pouvoir dire un mot. Nous verrons ça. Peut-être pourra-t-elle vivre avec nous en qualité de nourrice de nos enfants, ou de fille de cuisine.

—Ah non ! dit Jihéi. C'est impossible ! Si je profite de votre extrême bonté, le bonheur de ma vie future me

sera enlevé pour expier les maux que je t'aurai infligés.

Pardonne-moi, je t'en supplie, chère femme.

Et Jihéi tendit les bras vers O-san.

—C'est trop, dit-elle ; pourquoi me supplies-tu ? Une femme doit faire pour son mari tout ce qu'elle peut. Je suis contente de faire tout pour toi ; je ne regrette rien de ce que je fais pour toi. L'affaire Koharou est urgente ! pas une minute à perdre. Dépêche-toi, change de vêtement et va-t-en avec le sourire aux lèvres.

Jihéi revêtit de beaux vêtements de soie et s'arma d'un sabre dont personne, Dieu excepté, n'eût su dire s'il ne serait pas ce soir taché du sang de Koharou. Accompagné du domestique Sangorô qui portait sur le dos le paquet de vêtements, Jihéi allait sortir de la maison.

Bien ou mal à ce propos quelqu'un cria à la porte : « Est-ce que Jihéi est chez lui ? » Son beau-père Goza fit son apparition — Fâcheuse rencontre ! Jihéi et O-san étaient tout confus.

En entrant le vieillard tira rudement le paquet du

dos du domestique et parla sévèrement :

— Mon gendre ! que vous êtes beau, en costume d'apparat et paré d'un sabre ! On vous prendrait pour un millionnaire débauché, mais certainement pas pour un marchand de papier. Vous voilà en route pour Sonésaki, je suppose. Il est clair que vous n'avez plus besoin d'une épouse. Vous allez divorcer d'avec O-san ; je suis venu la reprendre.

— Père, dit O-san très doucement, tandis que Jihéi restait muet de confusion, ma mère et Mago sont passés ici il n'y a pas longtemps ; sur leurs instances, mon mari s'est repenti de sa conduite passée et il a fait un serment écrit attestant qu'il renonçait à Koharou. Il a remis ce papier à ma mère ; ne l'avez-vous pas vu ?

— Est-ce là ce que vous appelez un serment ? s'écria Goza, tirant un papier de sa poitrine. Un fou écrit des serments au hasard. J'ai regardé son papier avec un doute, et mon doute, je le regrette, était justifié. Quelle honte ! Tenez, Jihéi, vous auriez mieux fait d'écrire

une lettre de divorce qu'un serment.

Ce disant il déchira le papier en morceaux et le lança sur le plancher. Stupéfiés, le mari et la femme se regardèrent sans dire mot. Après un silence prolongé Jihéi dit en frappant du front sur le plancher :

— Père, votre colère est très juste. Je ne trouve pas de mots pour m'excuser. Mais, permettez-moi de continuer à être le mari d'O-san. Je lui dois tant ; je ferai tout pour la traiter avec respect et lui épargner des souffrances, quelles que soient celles qu'il me faille durer moi-même. Vous verrez plus tard que par mes efforts j'arriverai à rétablir mes affaires. Faites-moi la grâce d'oublier mon passé et permettez-moi de rester le mari de votre fille. C'est mon vœu le plus cher, le plus sincère.

— Fou que vous êtes ! gronda Goza, O-san ne peut plus être la femme d'un déclassé. Ecrivez une lettre de divorce, allez vite, vite, rien que ça. Pour moi je vais compter les effets qu'avait apportés O-san en se mariant.

Il fit un mouvement vers la commode ; mais O-san l'arrêta en criant : « N'en faites rien, père, mes vêtements sont au complet. Inutile que vous les comptiez ».

Son père l'écarta sans écouter, ouvrit un des tiroirs et à sa stupéfaction le trouva vide ; il passa à un autre, puis à un autre ; tous vides jusqu'au dernier ! Les yeux du vieillard étaient furieux, tandis que le jeune couple tremblait de honte et de crainte.

— Dès ma venue j'ai soupçonné ce furoshiki sur le dos de Sanogrô, dit Goza. Là dessus il défit le paquet et trouva les vêtements enlevés des tiroirs.

— Ah ! vous vous proposiez d'engager ces costumes, Jihéi ! Vous n'êtes pas un homme, mais une bête mal-faisante : dépouiller votre femme et vos enfants et les mettre nus pour aller, avec l'argent, faire l'amour avec une courtisane ! Coquin ! voleur ! Je vais emporter tout ce qui est à ma fille. Allons, écrivez sans hésitation une lettre de divorce !

Le pauvre Jihéi ne put trouver un mot de défense contre ces imputations violentes. Il dit enfin :

— Ce n'est pas avec une plume que j'écrirai une lettre de divorce. Adieu, O-san, cria-t-il en mettant la main sur la poignée de son sabre.

Tout étonnée O-san saisit le sabre et s'attacha à son mari qui allait se tuer.

— Père, intercédait-elle dans ses sanglots, vous êtes trop égoïste et dur de cœur. Jihéi n'est pas de votre sang, mais nos enfants sont vos petits-fils. N'avez-vous aucune affection pour eux ? Je n'accepterai jamais une lettre de divorce écrite de force.

— Fort bien, s'écria le vieillard entêté, en saisissant O-san par la main. Je n'ai pas besoin d'une lettre de divorce. Venez avec moi pour retourner à jamais dans votre famille.

— Je ne veux pas partir, dit O-san, arrachant sa main de celle de son père ; je ne l'abandonne pas et il ne m'abandonne pas non plus. Voulez-vous que

votre propre fille lave son linge en public ?

— Pourquoi pas ? demanda Goza, saisissant la main d'O-san, j'ai la volonté de vous emmener et aussi je vais publier tous ces faits dans le voisinage.

Elle se débattit, glissa, et le bruit réveilla ses enfants qui firent des reproches à leur grand-père en pleurant.

— Grand-père, pourquoi voulez-vous emmener notre maman ? Sans maman, avec qui allons-nous nous coucher ?

— Ah ! mes enfants, depuis que vous êtes nés, pas une seule nuit ne s'est passée sans que je me couche entre vous. Maintenant je dois aller chez votre grand-père. Dès ce soir, dormez donc avec votre papa.

Emmenée de force par Goza, O-san s'en alla en larmes, mais son cœur restait derrière elle, avec ses enfants abandonnés. La figure de Jihéi refléta un remords et un désespoir profonds ; il suivit des yeux le père et la fille, mais surtout la dernière.

III

Le jour est court à Sonésaki ; pas une âme dehors ; dans le silence on entend seulement le faible murmure de la rivière Shijimi. La lune de la mi-octobre brille tristement faisant pâlir la lanterne de la maison de thé Yamato-ya.

Le veilleur de nuit qui passe fait tinter ses claquettes, criant d'une voix endormie : « Prenez garde ! prenez garde ! » Le bruit monotone des claquettes alourdit encore l'atmosphère. Le veilleur à peine passé, un palanquin, accompagné d'une servante de maison de thé, est arrivé devant la maison de Yamoto-ya. A peine entendit-on parler la servante qui disparut à l'intérieur :

— Je suis venue du Kinokouni-ya pour amener Koharou dans cette maison. Elle va s'y reposer cette nuit. Madame, prenez grand soin de Koharou. Maintenant que le prix de sa rançon a été versé, elle est un dépôt précieux. Ne la laissez pas trop boire, s'il vous plaît.

La nuit était déjà si avancée que la bouilloire pour le thé se reposait ; la petite lumière d'une lampe solitaire près de la bouilloire glissait par la fente d'une porte et brillait sur le verglas de la rue. On entendit la voix du propriétaire qui disait :

— Oh là ! Jihéi va rentrer chez lui. Réveillez Koharou. Allons, appelez-la.

— C'est inutile, merci, répondit Jihéi ouvrant une porte de côté pour sortir. Ne prévenez pas Koharou que je vais rentrer. Si elle le savait, je serais retenu jusqu'à l'aube. Je profite de ce qu'elle s'endort profondément pour me sauver. Au lever du soleil, réveillez-la et renvoyez-la chez elle. Une fois rentré à la maison je dois me rendre à Kioto pour affaires. Comme elles sont assez importantes, je ne sais si je pourrai revenir chez moi pour le jour du règlement. Ayez l'obligeance de prendre tout ce que je vous dois sur l'argent que je viens de vous remettre. Bonne nuit ; il reste un peu de temps avant l'aube ; dormez bien. Je repasserai à mon retour de Kioto.

Il fait deux ou trois pas et revient.

— Un instant, j'ai oublié mon sabre. Un marchand pourrait prendre un pareil oubli légèrement ; mais un samuraï ferait le harakiri(1).

— C'est ma faute, Monsieur, puisque c'est moi qui en avais charge ; pardonnez-moi. Le voilà au complet, avec son kogatana(2).

— Très bien, dit Jihéi, en ajustant son sabre à son vêtement. Me voici armé désormais hors d'atteinte du danger. Bonne nuit encore !

A cet adieu, Jihéi s'en alla.

— Bon retour, bonne nuit, Monsieur, dit le propriétaire en le saluant.

L'hôte partit, le grand silence se fit comme auparavant. Jihéi, qui avait feint de s'en aller, revint aussitôt à pas de loup et, s'accrochant à la porte

(1) Le samuraï avait l'habitude de considérer son sabre comme son âme. Si, donc, il avait laissé son sabre, il se serait tué sans doute par honte d'un tel oubli.

(2) Long couteau effilé qu'on introduit dans le fourreau du sabre.

du Yamato-ya, il jetait un regard à l'intérieur, quand il aperçut, à sa consternation, une forme qui s'approchait de lui. Il traversa précipitamment la rue pour aller à la maison d'en face, et il s'y cacha dans l'ombre jusqu'à ce que ce nouveau venu fût passé. Chose inattendue, c'était Mago, dont le cœur était rempli par la pensée de son frère. Sangorô le suivait, portant sur le dos Kantarô, l'enfant de Jihéi.

— Yamato-ya, dit Mago en frappant à la porte, Jihéi est ici, n'est-ce pas ? Je désire le voir une minute.

— Jihéi n'est pas chez nous, répondit de l'intérieur une voix endormie. Il n'y a pas longtemps qu'il est parti en disant qu'il se rendait à Kioto.

En entendant ces mots Mago se mit à sangloter ; il se dit à lui-même : « C'est étrange. Si, vraiment, il en est ainsi, j'aurais dû le rencontrer en venant ici.

Est-il vraiment parti pour Kioto ? Et pourquoi ? je n'en sais rien. Je me demande s'il est parti avec Koharou ». Il frappa encore une fois à la porte.

— Qui est là à cette heure de la nuit ? Je vous répète que nous sommes tous couchés ; ne nous dérangez pas.

— Pardon de vous déranger, mais il me faut poser encore une question. Est-ce que Koharou du Kinokouni-ya est déjà partie ? Est-elle partie avec Jihéi ?

— Non, Koharou dort en haut.

— Maintenant, je me sens un peu soulagé, se dit Mago à lui-même. Il n'est pas à craindre qu'il se suicide avec cette femme. Où est-ce qu'il se cache maintenant, lui qui nous cause les inquiétudes ? Comme sa famille est plongée dans le chagrin et l'appréhension ! Je craignais tant que les reproches sévères de son beau-père ne le poussent à des actes désespérés ! Et j'ai amené Kantarô dans l'espoir que son affection pour cet enfant lui ferait abandonner ses projets insensés. Je l'ai cherché bien longtemps, mais en vain. Caché quelques pas plus loin, Jihéi pouvait entendre le soliloque de son frère. Il retenait son souffle et pleurait en silence.



Koharou et Jihéi

D'après une vieille estampe en couleurs d'Utamaro



Jihéi et Koharou

D'après une vieille estampe en couleurs des deux Toyokouni : Jihéi par Toyokouni Kochôrô et Koharou par Toyokouni Ichiyôsai

Mago et Sangorô disparurent dans l'ombre, pensant toujours à Jihéi.

Quand Mago fut assez loin, Jihéi s'élança de sa cachette, se haussa sur la pointe des pieds et suivit des yeux la silhouette de son frère.

— Que tu es bon, mon frère, la bonté même ! se murmura-t-il à lui-même. Tu ne peux pas supporter que ce dépravé, si coupable qu'il soit des Dix Péchés⁽¹⁾, s'en aille à la mort ; tu oses le suivre jusqu'à la fin. Quelle âme miséricordieuse est la tienne !

Plusieurs fois de suite, frappant les mains, il fit les prosternations répétées, saluant la silhouette qui allait disparaître.

— Je te demande encore plus de bonté. Je te supplie de t'occuper de mes enfants.

Etouffé par les sanglots, il cessa de parler, bientôt

(1) Les Dix Péchés, suivant le doctrine bouddhique, sont : le meurtre, le vol, l'adultère, le mensonge, la duplicité, l'insulte, les paroles trompeuses, la gourmandise, la colère et le préjudice causé.

après il ajouta :

— Laissons tous les regrets maintenant que j'ai décidé de mourir avec Koharou : Elle m'attend. S'approchant de la porte latérale du Yamato-ya, il tâcha à regarder à travers la fente, et il aperçut une forme pâle. Ce devait être Koharou. Il se mit à tousser doucement pour faire signe qu'il attendait dehors ; mais à sa frayeur, ce fut le bruit sec des claquettes du veilleur de nuit qui répondit à son appel, revenant de sa ronde et criait : « Prenez garde ! prenez garde ! »

Dans son émoi Jihéi se cacha de nouveau pour laisser passer l'obstacle ; puis il se planta encore une fois devant la porte qui, à ce moment, s'ouvrit doucement de l'intérieur.

— C'est vous Koharou ?

— Est-ce vous qui attendez là Jihéi ? Comme il me tarde de vous rejoindre ! Plus elle faisait glisser la porte avec impatience pour l'ouvrir, plus cette opération lui semblait difficile. Elle s'efforçait de l'ouvrir silen-

cieusement ; mais la porte, glissant sur ses roulettes, eut un grincement alarmant. Elle recula découragée ; Jihéi essaya de l'aider de l'extérieur, mais comme ses mains tremblaient l'opération n'avancait guère. Peu à peu, cependant, la porte commença de glisser ; ils firent de leur mieux ; enfin, à leur satisfaction, Koharou réussit à s'échapper.

La main dans la main, les deux amants sans espoir marchent comme des somnambules, laissant loin derrière eux le lieu où la jeune femme avait été en esclavage. Ils s'arrêtent, se demandant la direction à prendre. Doivent-ils se diriger vers le nord, le sud, l'est ou l'ouest ? Après longues hésitations ils décident de marcher à l'opposé de la lune qui se reflétait dans la rivière Shijimi. Ils poursuivent de leurs pas vacillants vers l'est.

Ceux qui fréquentent les mauvais lieux doivent-ils être voués au suicide par amour ? En tout cas Jihéi ne pouvait avoir d'autre destin que celui-là. Il mourrait cette nuit avec son amante et demain la nouvelle se ré-

pandrait par le monde ; des libelles illustrés contenant un récit détaillé de la tragédie, imprimés sur le papier qu'il vendait lui-même, propageraient d'un bout à l'autre du pays l'histoire posthume de son honte et de son infamie. Il devait s'y attendre ; saisi par la main glacée de la mort, il ne pouvait plus lui échapper.

— Cette nuit est la quinzième du mois d'octobre, dit Jihéi à Koharou, pendant qu'ils continuaient leur marche vers l'autre monde ; la lune est assez brillante, mais pas assez pour éclairer les ténèbres de nos âmes. Ce verglas, qui couvre le sol ce soir et qui fondra demain sous la lumière du jour, n'aura-t-il pas vécu longtemps en comparaison du peu de temps de notre amour ? Le pont Tenjin, que nous passons maintenant tient son nom du Dieu Tenjin (Kan-shôjô lorsqu'il était homme), qui fut exilé au pays de l'ouest. Attristé de s'éloigner d'un prunier de son jardin, il lui composa une ode (voir page 29), et cet arbre, touché par la poésie, s'envola une nuit vers le lieu de l'exil de son maître. Pour moi, n'est-ce pas

lamentable que je sois obligé de te tuer et de me tuer moi-même ? Ce destin s'est imposé à nous, parce qu'il me manque de sens et de jugement. Que nos vies auront été brèves, brèves comme un jour d'automne, courtes comme le pont même de Shijimi ! Ah, quel chagrin ! Triste vie que celle que nous allons quitter ! Le serment que nous avons fait de vivre ensemble jusqu'à ce que nos cheveux eussent blanchi, qu'il était vain ! Pas même trois années de joie entre nous, et il nous faut périr de nos propres mains, — cette nuit, cette nuit même, toi qui n'as que dix-neuf ans et moi qui en ai vingt-huit ! Quelle fin cruelle ! Nous sommes déjà sur la route des Enfers !

— Hélas ! s'écria Koharou toute pleine de peur et se serrant étroitement contre Jihéi, est-ce déjà la route des Enfers ?

Aveuglés par des larmes brûlantes, les deux amants marchèrent encore. Le cœur de Jihéi était torturé de douleur à la pensée de ce qu'il adviendrait de sa femme

O-san et de ses enfants ; mais aucun signe ne le trahissait. S'il avait poussé vers le nord, il aurait pu jeter en passant un regard sur sa maison ; mais il avait pris intentionnellement la route du sud. Alors, après avoir traversé un autre pont, ils arrivèrent à l'embarcadère du fleuve Yodo. Craignant l'arrivée du bac venant de Fushimi, ils s'avancèrent jusqu'au confluent du fleuve Yodo et de la rivière Yamato. En pensant à l'«affinité de l'eau et des poissons», Jihéi trouva quelque consolation à se dire que jusqu'au dernier moment ils pouvaient se réjouir d'une affinité plus grande encore.

—J'ai eu tort de parler ainsi, s'écria Jihéi. Qu'ai-je à regretter ? Ce n'est pas dans ce monde que nous pouvons nous marier. N'oublie pas que non seulement dans un monde prochain nous serons mari et femme, mais aussi dans les mondes plus lointains et pour toujours nous le serons. Par la vertu de notre foi en Bouddha, nous serons sans doute élevés au Paradis, quand nous serons ainsi devenus des bouddhas et que nous aurons

acquis le pouvoir de sauver les âmes humaines, il nous faudra protéger ceux qui souffrent de l'amour, afin qu'ils ne commettent jamais le suicide par amour.

Celui, qui cherche à se consoler par de pareilles folies, doit avoir une cervelle bien vide. Maintenant une faible lumière commençait à luire sur la cime des montagnes ; dans la crique de Noda la brume se levait ; les cloches des temples commençaient à sonner. Et Jihéi dit alors :

—Koharou, n'hésitons pas plus longtemps. Allons ! marchons vite à la mort.

Egrenant leurs chapelets humides de larmes, les deux amoureux atteignirent les vannes du ruisseau qui s'échappe du bouquet de bambous du Temple Daïchôji à Amijima ; c'est l'endroit qu'ils avaient choisi pour le suicide.

—Ma chérie, dit l'amant, nos pas errants nous emmènent et il n'y a pas une place désignée pour notre mort ; donc choisissons cet endroit pour mourir.

— Tu as raison, Jihéi, dit l'amante, qui se penchait vers lui en pleurant; mais voici une pensée qui m'est venue. Si, après notre mort, on raconte que Jihéi et Koharou ont été trouvés morts côte-à-côte, visage contre visage, que pensera de moi O-san? Avec colère elle dira: « Koharou, dévergondée sans foi ni loi, a violé le serment qu'elle avait fait de quitter mon mari et de n'avoir pas de part à sa mort; elle l'a forcé de se tuer à côté d'elle, trompeuse jusqu'à la fin! ». Je crains le mépris, la jalousie et le ressentiment de ta femme plus que les reproches de mille autres personnes. C'est la chose entre toutes qui menacerait ma paix éternelle dans le monde futur. Tue-moi donc ici, et toi, va plus loin accomplir ton acte.

— Non, je n'en ferai rien, O-san a été séparée de moi par l'action de son père. Elle et moi nous sommes dès lors complètement étrangers l'un à l'autre. Ne t'ai-je pas dit tout à l'heure que toi et moi, nous serions mari et femme dans tous les mondes qui se succéderont? Alors, qui a le droit de m'accuser ou d'être jaloux si nous

mourons côte-à-côte?

— Oui, mais, à cause de qui fut-elle séparée de toi? Pourquoi ne pas vouloir mourir à des places différentes? Que nous mourions ici ou là et que nos corps soient dépouillés jusqu'au squelette par les corbeaux et les milans, nos âmes ne se tiendront pas moins compagnie et prendront toujours leur vol, aile contre aile, vers les Enfers ou le Paradis, quoi qu'il en soit.

Ce disant elle s'affaissa et sanglota amèrement.

— Oui, chérie, oui. En mourant nos corps retournent au néant; mais nos âmes ne pourront être séparées.

Il tira brusquement son sabre et coupa la touffe de ses cheveux noirs comme le jais.

— Vois, Koharou, tant que ces cheveux restaient longs, j'étais le mari d'O-san, connu sous le nom de Jihéi; maintenant qu'ils sont coupés, je ne suis plus qu'un bonze⁽¹⁾, un prêtre qui s'est séparé du monde et ne

(1) La tête d'un prêtre bouddhiste est rasée. Dans les temps anciens un laïque se coupait les cheveux pour entrer dans les ordres.

possède plus ni femme, ni enfant, ni trésor. Je ne suis plus le mari d'O-san, et envers elle tu n'as plus d'obligation.

—Quelle joie ! dit Koharou. Prenant le sabre elle rase ses boucles noires coiffées dans le beau style de shimada.

—Tu es maintenant une religieuse, tu as rompu toute attache avec le monde: ni l'un ni l'autre nous ne sommes plus liés à O-san par un devoir. Nous pouvons mourir ensemble où il nous plaît; mais, comme tu l'as désiré, il vaut mieux mourir en des lieux séparés: l'une peut-être sur la montagne et l'autre sur la rivière. Oui, imaginons que ce terrain au-dessus de la vanne est une montagne; ce sera pour toi le lieu de ta mort, et cette rivière sera ma tombe. Ainsi, en mourant dans le même moment, mais en des lieux différents, nous respecterons O-san. Donne-moi ta ceinture.

Elle lui remit sa ceinture de pourpre claire. Il la fixa à la barre traversante de la vanne, et bouclant les

deux bouts il en fit un nœud coulant. En le regardant faire, elle fut saisie d'une terreur soudaine.

—Est-ce la manière dont tu vas te tuer? Ah! que c'est affreux! Nous avons à mourir séparés et il me reste peu de temps pour jouir de toi, viens donc près de moi.—Ils se prirent les mains.—La pointe du sabre est prompte et donne peu de souffrance; mais quelle peine si tu te pends! Je tremble pour toi.

—Maintenant qu'il faut souffrir, la soie autour du cou et le fer dans la gorge peu importe. Ne te trouble pas à tes derniers moments par ce souci. Fais ce qu'il te faut pour toi; dirige tes yeux vers la lumière du Paradis à l'ouest, tiens tes yeux constamment sur elle⁽¹⁾. Ne cesse pas de penser à l'ouest. S'il te reste encore quelque chose à dire, dis-le avant de me quitter.

—Rien, rien. Mais, n'es-tu pas troublé à la pensée de tes deux enfants?

(1) Le Paradis bouddhiste est supposé exister à l'ouest du monde, et la lune est considérée comme l'auréole de Bouddha.

—Mes enfants, mes enfants....Tu me fais encore pleurer ! Je les vois endormis, heureux sans savoir que leur père va mourir. Chers petits, je ne puis vous oublier ! Il baissa la tête.

En ce moment une nuée de corbeaux s'envola du haut des arbres ; ils croassèrent si tristement qu'on eût dit qu'ils avaient pitié du pauvre couple.

—Ecoute les corbeaux, Koharou. Ce sont eux qui vont nous conduire aux Enfers. On dit que chaque fois qu'un serment de fidélité est écrit, trois corbeaux doivent périr sur la montagne. Sur bien des feuillets notre serment fut écrit : une fois au commencement de chaque mois ; à bien des corbeaux nous avons dû causer la mort. Les corbeaux qui d'ordinaire crient : « Kawaï ! Kawaï ! » (mes mignonnes ! mes mignonnes !), semblent croasser : « Moukoui ! Moukoui ! » (rétribution ! rétribution !). A qui est due cette rétribution du péché ? Sûrement c'est pour moi seul, car pour moi seul tu vas souffrir l'agonie de la mort ; pardonne-le moi.

—Non ! Moi-même je n'ai agi que pour moi.

Elle s'accrocha à Jihéi en sanglotant. Le vent glaçait les larmes que Jihéi avait répandues sur les boucles restées aux tempes de Koharou.

Derrière eux, la cloche du Temple Daïchôji en tintant annonçait l'aube : le temps était leur ennemi. Jihéi se leva.

—Ne laissons, dit-il, aucune trace de larmes sur nos visages morts.

—Je n'en laisserai point.

Tous deux s'efforçaient de sourire. Jihéi leva son sabre ; Mais glacée par le froid sa main tremblait et brusquement il se sentit pris de vertige. Il ne pouvait accomplir l'acte.

—Je ne peux pas. Pourquoi se hâter ?

—Fais vite ! N'hésite pas !

Le courage lui vint d'elle, et la prière que le vent apportait du Temple lui donna la force de dire : « Namou Amida Bouddha ! »

Le fer pénétra dans la gorge. Jihéi étendit Koharou à terre. Renversée en arrière elle se tordait en une terrible agonie. Il s'aperçut que le coup était manqué. Il enfonça son épée pour la seconde fois : une minute, et Koharou cessa de respirer ; son âme s'envola comme un rêve qui se dissipe avec l'aube. Suivant les rites bouddhiques, il plaça le corps sur le côté droit, la tête au nord, la figure tournée vers l'ouest, et il le couvrit de son haori. Puis il essuya ses pleurs, prit la ceinture en disant : « Puissions-nous tous deux ressusciter ensemble dans le lotus, Namou Amida Bouddha ! »(1) et il se pendit dans la rivière. Une courte agonie et bientôt son âme s'évanouit comme la rosée du matin.

(1) L'expression exacte est Ichiren-takushô signifiant « Puissions-nous jouir d'une béatitude perpétuelle ensemble en Paradis ».

T A B L E S

TABLE DES GRAVURES

	PAGES
Portrait de M. Paul Claudel	VIII—1
Lettre de M. Paul Claudel	VIII—1
Portrait de Chikamatsu Monzaémon	VIII—1
Portrait de Chikamatsu Monzaémon	VIII—1
Tombeau de Chikamatsu Monzaémon	VIII—1
Portrait de Takémoto Gidayu	4—5
Tombeau de Takémoto Gidayu	4—5
Temple shintoïste Gidayu-jinsha	4—5
Ancien Théâtre Bunraku-za	4—5
Une répétition à l'ancien Théâtre Bunraku-za	4—5
Nouveau Théâtre Bunraku-za	4—5
Enseigne théâtral du Bunraku-za	4—5
Poupées dans leur foyer	10—11
Quelques poupées et l'auteur	10—11
Une poupée et l'animateur Yoshida Eizô	10—11
Une poupée et l'animateur Yoshida Bungorô	10—11
Une poupée et son animateur Yoshida Bungorô	10—11
L'animateur Yoshida Bungorô dans sa loge	10—11
L'animateur Yoshida Bungorô initiant son apprenti dans les secrets de la manœuvre des poupées	10—11
Manœuvre d'une poupée	10—11
Socques d'animateur	16—17
Un animateur en socques	16—17
Poupée disséquée	16—17
Tête disséquée d'une poupée	16—17
Quelques têtes de poupées	24—25
Quelques têtes de poupées	24—25

Quelques têtes de poupées	24—25
Quelques têtes de poupées	24—25
Un conteur-chanteur et un joueur de shamissen	24—25
Pupitre de conteur-chanteur et libretti-jôruri	24—25
Vue générale d'une scène du Théâtre Bunraku-za	24—25
Poupée exposée à l'Exposition internationale de Marionnettes à Liège en 1930	24—25
Une scène des <i>Secrets de calligraphie de Sugawara</i>	28—29
Une scène des <i>Secrets de calligraphie de Sugawara</i>	28—29
Une scène des <i>Secrets de calligraphie de Sugawara</i>	28—29
Une scène des <i>Secrets de calligraphie de Sugawara</i>	28—29
Une scène de <i>l'Histoire de la Bataille de Dan-no-Ura</i>	38—39
Poupée représentant Shizuka	40—41
Poupée représentant Tadanobu	40—41
Une scène des <i>Mille cerisiers</i>	40—41
Une scène des <i>Mille cerisiers</i>	40—41
Une scène du <i>X^eme acte de la pièce Yéhon-Taïkôki</i>	46—47
Une scène du <i>Double suicide par amour à Amijima</i>	52—53
Une scène du <i>Double suicide par amour à Amijima</i>	52—53
Une scène du <i>Double suicide par amour à Amijima</i>	60—61
Une scène du <i>Double suicide par amour à Amijima</i>	76—77
Les deux personnages du <i>Double suicide par amour à Amijima</i> : Koharou et Jihéi (d'après une vieille estampe en couleurs d'Utamaro)	92—93
Les deux personnages du <i>Double suicide par amour à Amijima</i> : Koharou et Jihéi (d'après une vieille estampe en couleurs des deux Toyokouni)	92—93

版權
所有

昭和元年十二月二十八日初版
昭和三年四月三日再版
昭和六年五月一日三版

著者 愛知縣丹羽郡池野村一番戶
宮 綱 男

印刷所 大阪市西區土佐堀通四丁目五番地
三有社
代表者 飯田彌之助

發行者 日佛文化協會
關西日佛學館

En vente
AUX LIBRAIRIES FLAMMARION,
4, Rue Rotrou, Paris (VI^e)

Prix : 20 fr.



報大社
社大社